

« Nouvelles du front »

Pièce de théâtre

Texte de Daniel Pâris et Marie-Claude Moreau



Livret pédagogique

Alain PONCHEL
Professeur agrégé
Lycée Marguerite de Navarre
Avril 2014

Sommaire

1° De la pièce à l'Histoire de la Grande Guerre

- la mobilisation générale
- l'arrière
- les grandes batailles
- les grands chefs

2° Les acteurs de la Grande Guerre

- dans la pièce
- la « langue » des poilus
- les poilus dans leurs tranchées
- l'organisation militaire

3° Le quotidien des poilus

- boire, manger, dormir
- écrire, penser
- l'attaque, la blessure, la mort
- la camaraderie
- l'ennemi

4° Les grandes questions

- nationalisme, patriotisme
- les fusillés, les mutineries
- les alliés
- les armes

Compléments

- bibliographie
- filmographie
- sites internet



1° De la pièce à l'Histoire de la Grande Guerre

-la mobilisation générale

Dans la pièce :

C'est Adèle dans le tableau 1 qui rappelle les circonstances de la « mobilisation ».

« ADÈLE : Ce samedi-là, i' f' sait beau. C'était une belle journée d'août. Gustave, moi et son frère Léon on était parti lier, aux Gueuviers et d'un coup, les cloches de l'église se sont mises à sonner à toute volée. C'est Gustave qui s'est arrêté le premier. Il a rel'vé la tête et s'est tourné vers l'église. D'où qu'on était, on ne voyait que le haut du clocher mais on le fixait, tous les trois, comme s'il allait nous donner des explications... Et puis ça s'est mis à sonner à Villiers, à Dompierre, et tout autour... Partout, quoi !

Il avait beau faire chaud ce jour-là, le frisson qui m'a traversé m'a g'lé. On s'est regardé tous les trois et tout de suite on a su qui s'passait quelque chose de grave... Et puis Gustave a dit : « Ça, c'est les cloches qui t'rappellent au devoir ! Faut qu'on descende au village ».

Elle s'essuie le front d'un revers de bras, se saisit d'un battoir et se met à battre le linge... Au village, tout le monde était d'hors. Partout on causait... On savait pas trop c' qu'allait se passer, c'qui fallait faire. Y'en a qui prenaient ça à la rigolade, mais y'en avait beaucoup qui riait pas du tout ! »

A Paris, l'assassinat de Jean Jaurès le 31 juillet et l'annonce de la « mobilisation générale » le lendemain déclenchent un élan patriotique dans tout le pays, plus expansif à Paris et dans quelques villes qui diffère de la résignation des campagnes avant que la stupeur ne l'emporte¹.

« Ce jour, face à l'inconnu, le béant du vide, un seul mot, « ce plus formidable des mots² », à présent sur toutes les bouches et sur tous les journaux, lu et crié à la fois et qui se répand comme une traînée de poudre : la guerre. A Paris, après la nouvelle de la mort de Jaurès, la tension monte et les heures deviennent des journées. Dans Les Thibault, comme une dernière faveur, Jacques demande à Jenny de lui jouer la 3^e Étude de Chopin qui lui rappelle ce soir le trouble d'un été à présent bien lointain. Aux dernières notes, alors qu'elle s'est tendrement blottie contre lui, Jacques lui demande pardon: « Nous aurions pu être si heureux et depuis si longtemps !...³. » La foule impatiente et agitée par l'orage qui tarde à éclater s'est rassemblée dans les rues. Jacques et Jenny suivent les boulevards et la rue Caumartin en direction de la rue Saint-Lazare. Devant Saint-Louis-d'Antin, la grosse cloche de l'église s'ébranle « par grands coups d'une seule note, distincts, bourdonnants, solennels ». Figés sur place, se dévisageant, les gens se mettent alors à courir dans toutes les directions. « Ça y est », murmure quelqu'un auprès d'eux. Au loin d'autres cloches s'ébranlent et, en une minute, le ciel de Paris devient pareil « à une coupole de bronze, heurtée de toutes parts du même rythme tenace, sinistre comme un glas ». Ce « ça y est », ce tintamarre de cloches qui enfle dans

¹ Jean-Jacques Becker, *L'année 14*, Armand Colin, Paris, 2004.

² Joseph Delteil, *Les Poilus*, Grasset, Paris, 1926.

³ Roger Martin du Gard, *Les Thibault*, volume 4, Gallimard, Paris, 1936.

la ville jusqu'à devenir assourdissant, la stupeur, et puis la course effrénée dans les rues, les groupes qui se forment et se déforment, se noyant dans la masse, dans cette foule des annonces de guerre. »

Yves Pourcher, *Les Jours de guerre, la vie des Français au jour le jour, 1914-1918*, Plon, Paris, 1994.

Partout en France, les autorités apposent deux affiches sur les panneaux d'affichages, les portes ou les murs. L'une annonce la mobilisation générale, l'autre moins connue concerne les étrangers séjournant en France.



Pistes de travail

1-Les origines de la guerre et de la mobilisation générale.

-Le système d'alliance en Europe ; l'Alsace-lorraine ; les rivalités impérialistes et nationales ; les guerres balkaniques des années 1912-1913.

-L'événement du 28 juin 1914 ; le mois de juillet 1914 ; l'ultimatum autrichien du 23 juillet 1914 ; les mobilisations russe, allemande, française ; les déclarations de guerre.

-la germanophobie

-le carnet B et les « insoumis » (1,5 % des mobilisés)

2-Les étapes de la mobilisation du 1^{er} au 10 août 1914.

3-Comparaison des sentiments à Paris et dans les campagnes.

4-Des témoignages parmi d'autres.

Alain Prévost, *Grenadou, paysan français*, 1966 (réédition livre de poche, coll. Points, 1978).

Jeune paysan beauceron, né le 25 septembre 1897, Ephraïm Grenadou s'engage le jour de ses 18 ans pour échapper à l'infanterie. Il part pour le front en Alsace avec le 26e RAC, puis est affecté en mai 1916 au 27e RAC. Après un passage dans le secteur du Fort de Brimont, il participe à l'offensive de la Somme. Evacué malade en septembre, il rejoint en janvier 1917 en Alsace. Il part ensuite pour le Chemin des Dames, puis de novembre à avril 1918 est envoyé en Italie. En mai 1918 il est au Kemmel, en juillet en Champagne. Il finit la guerre en Picardie.

Site : http://www.association14-18.org/references/regiments/sources/SourceFrRAC016030_cont.htm

RAC = Régiment d'Artillerie de Campagne

Voir aussi : Pierre Jakez-Hélias, *Le cheval d'orgueil*, Plon, Paris, 1975.

-l'arrière

Il est difficile de rendre compte de l'arrière tant les activités, les situations et l'évolution de celui-ci présentent d'aspects différents, cependant les thèmes évoqués ci-dessous peuvent nourrir une première approche.

Un exemple développé par un professeur

Son contact : histoire.camus@gmail.com

La vie quotidienne à l'arrière pendant la Première Guerre mondiale

1. Participation à la guerre
2. Des souffrances

Introduction :

-Annonce du sujet

-**Définition et datation**

-Annonce du plan

La vie quotidienne à l'arrière est source de souffrances pendant la première guerre mondiale. Celle-ci oppose la triple alliance à la triple entente de 1914 à 1918 sur le continent Européen. Les civils qui composent l'arrière, même s'ils ne se battent pas au front, participent directement au conflit. Tout d'abord, nous verrons en quoi les civils participent à cette guerre, puis nous aborderons les souffrances de ces populations.

Liste d'Idées « Participation à la guerre »

-Participation financière : emprunt, planche à billets, augmentation de l'impôt.

-Les femmes travaillent : usines, champs...

-transformation de la production des usines.

La Première Guerre mondiale surprend par sa durée, les dirigeants comme les populations étant tous convaincus qu'elle ne durerait que 3 mois. Ainsi, c'est une guerre longue et donc chère qui s'engage. Il faut trouver des financements. Les populations sont appelées à contribuer à l'effort de guerre au travers d'un **emprunt national**. De même, les **impôts** sont augmentés et l'Etat fait fonctionner la **planche à billets**. Mais outre, cette participation financière, la population est aussi mobilisée au travers de la production d'armements pour le front. Les **femmes** représentent un effectif de plus en plus important dans les usines qui ont mis leurs productions au service de la guerre.

Liste d'idées « Des souffrances »

-Inquiétude.

-Destructions.

-Privation alimentaire quel que soit le camp.

-Profiteurs de guerres, industriels...

Même si elles ne se battent pas, les populations civiles souffrent de la guerre. Déjà, par les **bombardements** qui détruisent toute une partie du territoire. Puis par la souffrance liée à l'absence de leurs proches partis combattre et l'**inquiétude** permanente sur leur sort. De même, Ces populations sont rationnées et connaissent des **restrictions alimentaires**. Cependant, **certains profitent** de cette guerre pour s'enrichir. Il s'agit surtout des industriels qui ont transformé leurs appareils de production pour la mettre au service de l'État.

Conclusion :

Même loin du front, la vie quotidienne de la population pendant la Première Guerre mondiale est difficile. L'arrière participe aussi à cette guerre qui s'achève en 1918 pour mieux reprendre en 1939.

D'après le site : <https://sites.google.com/site/histoiregeocollegecamus/la-vie-quotidienne-a-l-arriere-pendant-la-premiere-guerre-mondiale>

Quelques exemples

A plusieurs reprises les personnages font référence à l'arrière. Dans le tableau 1 Adèle précise qu'elle a quitté « la maison et les terres et partir vers l'arrière... Et personne n'est rentré. » Puis dans le tableau 6, les soldats discutent avec elle.

Tableau 6

« GEORGES : Où qu' c'est qu' t'étais coulé, on t'attendait pour jouer ? »

VOLPATTE : F suis passé au village, chez la mère Bouquet pour améliorer l'ordinaire. «Y a plus rien», qu'elle gueulait, «Allez-vous-en... Lucie vient Zn

fermer c'te porte... Il vont tout casser les saligauds !» C'est vrai qu'y avait plus rien, plus de sardines, plus de pâté... et le camembert était à trente deux sous !

GEORGES : Les garces ! Pis leur camembert, tu parles d'une saleté : dessus c'est une couche de mastic qui pue, et dedans c'est du plâtre qui s' casse. De toute façon elles s'en tapent des pauvres poilus... Elles sourient qu'aux soldats «bien» et aux offismars.

ADELE : Et vous vous z' êtes pas des soldats «bien» ?

GEORGES : Ah non, Mam'zelle ! Pour ces deux-là, un soldat «bien », c'est c'ui qu'achète du lait condensé, des p'tits gâteaux, du chocolat extra et du vin bouché. ... C'ui qu'a des goûts «comme il faut» d'un fils de famille...

ADELE : Comme Léopold ! »

L'arrière ce sont les départements situés en arrière du front, des zones de combat.



Site : <http://www.heritage-grandeguerre.fr/qui-sommes-nous/notre-association/1-lassociation-qpaysages-et-sites-de-memoire-de-la-grande-guerreq.html> .

Les % de territoire occupé, quelques exemples : Pas-de-Calais 30 % ; Nord 60 %, Ardennes 100 %, Meuse 30 %, etc.

Les femmes dans la guerre

*APPEL DU PRÉSIDENT DU CONSEIL RENÉ VIVIANI AUX PAYSANNES FRANÇAISES
LORS DE LA MOBILISATION DE 1914*

« Le départ pour l'armée de tous ceux qui peuvent porter les armes laisse les travaux des champs interrompus ; la moisson est inachevée : le temps des vendanges est proche. Au nom du gouvernement de la République, ou nom de la nation toute entière groupée derrière lui, je fais appel à votre vaillance, à celle de vos enfants que leur âge seul, et non leur courage dérobe au combat. Je vous demande de maintenir l'activité des campagnes, de terminer les récoltes de l'année, de préparer celles de l'année prochaine... Debout, donc, femmes françaises, jeunes enfants, filles et fils de la patrie ! Remplacez sur le champ de travail ceux qui sont sur le champ de bataille. Préparez-vous à leur montrer, demain, la terre cultivée, les récoltes rentrées, les champs ensemencés ! Il n'y a pas, dans ces heures graves, de labeur infime. Tout est grand qui sert le pays. Debout ! À l'action ! À l'œuvre ! »

Le rôle des femmes

« Les hommes sont partis en masse et cependant les récoltes ont été ramassées, les terres labourées, les administrations fonctionnent les tramways marchent, le métro n'est pas interrompu. Tout va. C'est un miracle Vivent les françaises ! Leurs maris sont au front, elles veulent toutes travailler et elles sont tellement héroïques qu'elles donnent leur sang au plus vil prix Que de misère il couvre ce beau mot d'héroïsme. Partout on a baissé les salaires. Regardez les ouvrières qui travaillent pour l'armée. Elle gagnera 0,15 F- 0,20 F de l'heure. Les chemises de soldats payées par l'intendance 0,55 F pièce sont payées à l'ouvrière 0,20 F. Les intermédiaires amassent des fortunes Demain ou après-demain. il faudra bien que la paix revienne. la nécessité sera encore plus implacable pour les femmes... Il leur faudra lutter pour conquérir leur pain coupé par la censure. »

Site : <http://icp.ge.ch/po/cliotexte/la-premiere-guerre-mondiale/1914.arriere.html>

Les paysannes dans la Grande Guerre

CORRESPONDANCE d'UN SOLDAT PRISONNIER À SA FAMILLE⁴

Pucheim, le 25 mars 1917

Biens chers père, mère et sœurs,

Je viens par ces quelques lignes vous accusez réception de la charmante lettre datée du 6 mars signée par maman reçue ici le 17 courant, depuis le 23 Février je n'avais plus l' reçu aucune de vos nouvelles vous pouvez croire avec quel plaisir je l'ai parcourue, très heureux de vous savoir tous bien ainsi que Henri et le petit.

J'ai été très peiné de voir que depuis ma carte à Marie le 1^{er} janvier vous non plus vous n'avez plus eût aucune de mes nouvelles, chers parents, ne croyaient pas que ce soit ma faute car je ne manque pas de vous écrire toutes les fois qu'il m'est permis ainsi qu'à l'Oncle Auguste.

Je peux vous écrire 4 cartes et 2 lettres par mois le 1er le 8, le 15, le 22 une carte le 11 et le 25 une lettre alors voyez donc. Je suis content que vous voyez l'Oncle de temps ô autre. Mon cher papa tu doit t'en faire de belles fourres pour le labour étant tout seul, ainsi que la chère maman pour faire tous ces travaux aussi chère sœur. Marie soit toujours bien obéissante à nos parents et aide les du mieux que tu peux car ils doivent avoir beaucoup de peine, moi aussi je voudrais faire la même chose mais malheureusement vois-tu le sort en est autrement.

Enfin espérons que cette néfaste guerre auras un jour une fin et que ces projets pourront s'exécuter voilà ce que je désire de tout mon cœur, car vous savez ç'a fait le 31e mois que je suis prisonnier que l'exil me retient bien éloigné de vous tous.

J'ai reçu avant hier le 23 deux bonnes boites que l'Oncle ma envoyez elles sont arrivées en très bon port, portant l'une le n°17 lapin et l'autre le n°18 Escargots je ne peux que les remercier infiniment, je lui est dit aussi dans ma carte du 8 courant que maintenant étant au Camp qui augmente les pâtes.

Biens chers parents je vous envoie si joint une photographie de la Crèche de Noël ici au Camp de Puchheim pour vous dire que quand même exilé bien loin on ne perd pas ses opinions.

Ici il fait un sâle temps un jour il fait beau un jour froid, hier encore il est tombé un peu de neige dans la nuit. Ne manquez pas de faire des compliments à Henri de ma part et dites lui que je pense bien ô lui aussi.

J'en vois plus long à vous dire que de vous embrasser tous bien fort sans oublier le petit homme dans l'attente de vous lire bientôt recevez de votre fils et frère les meilleures caresses de son cœur.

André François

⁴ Ici, le texte n'a pas été corrigé.

François André est un jeune paysan originaire des Alpes-Maritimes. Dès le début du conflit, il est fait prisonnier. Il décède dans un camp de Bavière en 1917.

Les ouvrières dans la Grande Guerre

« L'Ouvrière de la Victoire »

La couverture de l'hebdomadaire illustré "J'ai vu" ' du 16 juin 1917 présente " L'Ouvrière de la victoire ", un obus sous la main gauche, un fusil ô la main droite. Voici la légende :

« A l'appel de la Patrie en danger, les femmes de la Grande Guerre ont répondu en donnant toutes leurs forces. Vêtues de la cote des ouvriers, on les a vues dans les usines tourner les obus, fondre de l'acier pour les canons, fabriquer des explosifs. Et dans cette atmosphère de mort, parmi ces durs travaux d'hommes, si rudes à leurs bras fragiles, elles ont su rester femmes et garder toute leur grâce ». Comme les métaphores suivantes très usitées ô l'époque (faire de la métallurgie comme du tricot, enfiler des obus comme des perles), cette description est rassurante. Elle dit que la situation est temporaire, que les femmes restent des femmes. Elle permet aussi de ne pas reconnaître de qualification professionnelle à ces nouvelles ouvrières. »

La pénibilité du travail pour les « munitionnettes »

La journaliste Morcelle Capy, féministe et libertaire, travaille quelques semaines incognito dans une usine de guerre. Son témoignage paraît dans "La Voix des femmes" entre novembre 1917 et janvier 1918. Elle décrit ci-dessous le travail à la cloche auquel elle ne résiste pas.

« L'ouvrière, toujours debout, saisit l'obus, le porte sur l'appareil dont elle soulève la partie supérieure. L'engin en place, elle abaisse cette partie, vérifie les dimensions (c'est le but de l'opération), relève la cloche, prend l'obus et le dépose à gauche. Chaque obus pèse sept kilos. En temps de production normale, 2 500 obus passent en 11 heures entre ses mains. Comme elle doit soulever deux fois chaque engin, elle soupèse en un jour 35 000 kg Au bout de 3/4 d'heure, je me suis avouée vaincue. J'ai vu ma compagne toute frêle, toute jeune, toute gentille dans son grand tablier noir, poursuivre sa besogne. Elle est à la cloche depuis un an 900 000 obus sont passés entre ses doigts. Elle a donc soulevé un fardeau de 7 millions de kilos. Arrivée fraîche et forte à l'usine, elle a perdu ses belles couleurs et n'est plus qu'une mince fillette épuisée. Je la regarde avec stupeur et ces mots résonnent dans ma tête : 35 000 kg ».

Femmes et infirmières

REPORTAGE DANS UNE AMBULANCE DE LA SOMME

Colette Yver, journaliste et écrivain visite une ambulance à Péronne

« C'est à l'ambulance de la cote 80 que nous sommes. Les salles d'opérations doivent fonctionner sans trêve, dans cette idée-hantise de mettre au plus vite le blessé en état d'être évacué, l'on va me les faire visiter. Mais voici d'abord les salles d'évacuation où ces héros boueux et sanglants, assommés par le coup qui, en pleine vie, en pleine force, en pleine fièvre de l'assaut, les a foudroyés il y a quelques heures, à Bouchavesnes, sur la route de Péronne ou à la ferme de l'Hôpital, ouvrent enfin leurs pauvres yeux angoissés. Ils s'étonnent d'apercevoir r une femme ici. Sur leurs brancards, toutes les têtes de ces malheureux se tournent, les regards implorant un peu de pitié, une autre pitié que celle de leurs bons infirmiers, si doux, si fraternels pourtant, la pitié qui leur rappellerait leur mère. Dans la salle d'opération, un homme plein de vie souffre, et crie sa douleur en attendant le chloroforme. Les brancardiers sont impuissants à l'apaiser. je m'approche, je prends dans mes mains cette pauvre tête qui roule dans l'excès de la souffrance, je dis à l'oreille du blessé des phrases puériles sur la convalescence prochaine, sur sa mère qu'il va revoir. Lui ne sait pas d'où vient cette femme qui lui parle, mais il sort de l'enfer, il a vécu des semaines dans la dévastation, le fracas et le

sang, et voilà qu'il sent tout à coup de la tendresse maternelle. Alors il s'appuie sur moi et pleure doucement » (...).

C. Yver, extraits d'article paru dans "Lectures pour tous », 1916.

Activités

Piste pédagogique : savoir faire des recherches documentaires

1-On pourra demander aux élèves d'effectuer des recherches documentaires dans le but de mieux appréhender l'importance de l'« autre front » qu'est l'arrière. Ces recherches pourront porter sur les thèmes évoqués ci-dessus comme le rôle des femmes, mais aussi sur les villes, les métiers et les travaux.

2-d'autres aspects peuvent être abordés comme : les mairaines de guerre, le financement de la guerre, le rôle des enfants...

(Voir bibliographie)

-les grandes batailles

Dans la pièce comme souvent dans les journaux de guerre les poilus font référence à des villes, des villages, des lieux et plus rarement aux batailles qui sont nommées à posteriori. Aisne, marne, Somme, et Courcy.....

Il n'est donc pas question d'étudier les batailles dans le détail mais simplement de comprendre que durant la Grande Guerre il convient de distinguer que les batailles s'inscrivent dans deux types de stratégies :

-la guerre de mouvement en 1914 et 1918 qui consiste à attaquer l'ennemi, le repousser et le contraindre à la retraite où il perd le territoire qu'il avait défendu ou gagné ;

-la guerre de position ou de tranchées où les batailles sont des « grignotages » (1915), la réduction d'un saillant (Verdun 1916) ou la tentative de percée (Somme 1916, Chemin des Dames 1917)

On peut se servir des cartes du front proposées par le site :

<http://www.histoirealacarte.com/carte/6-premiere-guerre-mondiale.php>

Résumé des batailles

1914

La bataille des frontières

La première phase de combat oppose les troupes alliées aux armées du Reich le long des frontières franco-allemande et franco-belge. Suivant leur plan de campagne initial (le célèbre plan XVII), les Français attaquent à l'est, pour reprendre l'Alsace et la Lorraine perdues en 1870. Les Allemands reculent et les villes de Mulhouse et de Colmar sont prises. Mais il s'agit d'une feinte, destinée à laisser les Français s'enfoncer pour mieux les encercler ensuite (plan Schlieffen).

Au nord, les Allemands traversent la Belgique en quelques semaines, prenant les forts et les villes de Liège, Namur, Bruxelles, avant d'entrer en France. L'armée française malgré son courage et son abnégation connaît, en août 1914, ses pertes les plus lourdes de toute la guerre, avec un record de 20 000 soldats tués le 22 août, au sud-est de la Belgique. Alors commence une retraite en bon ordre.

La bataille de la Marne (voir ci-dessous)

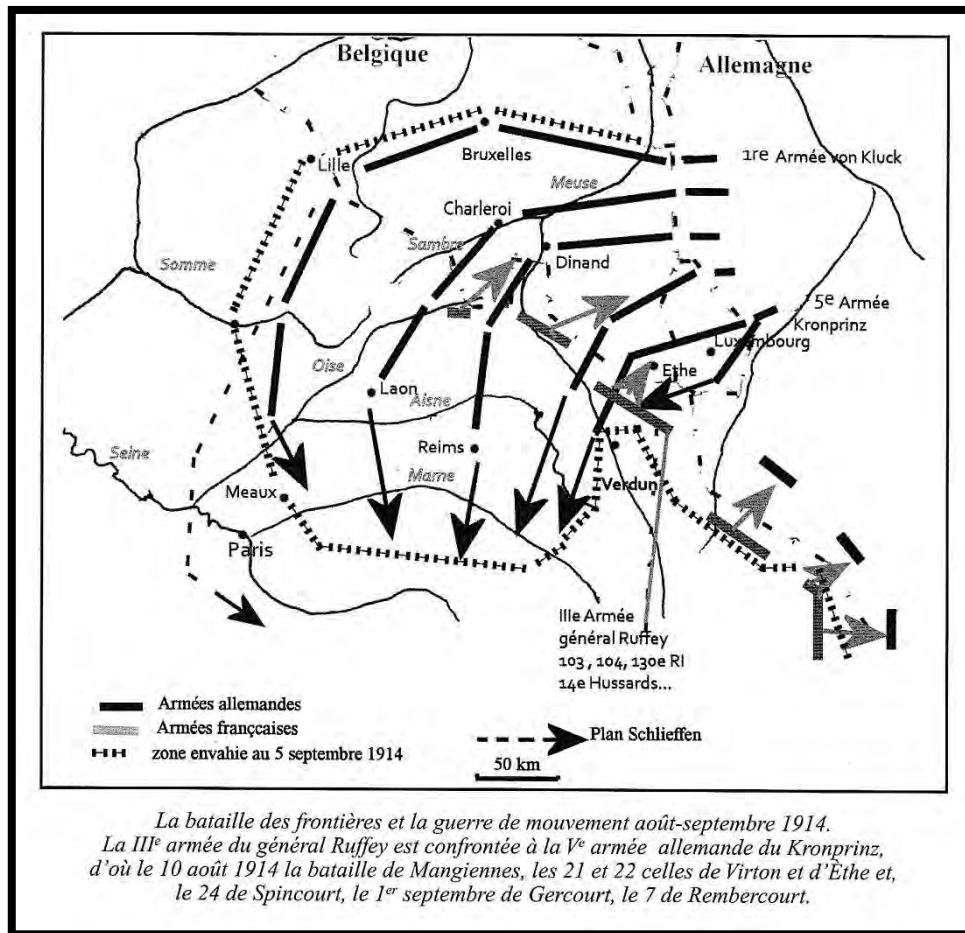
Fin août 1914, l'armée du Reich avance sur Paris. Le plan allemand prévoit de passer à l'ouest de la capitale. Mais le général von Kluck, changeant de stratégie, oblique vers Meaux, au sud-est, pour poursuivre l'armée française qu'il croit en déroute. Cette bifurcation offre à l'état-major français une possibilité de contre-offensive entre Senlis et Meaux. Pour acheminer plus vite des renforts sur le front, le gouverneur militaire de Paris, Joseph Gallieni, réquisitionne des centaines de taxis parisiens, qui amènent une partie des régiments normands (103^e et 104^e R.I.) Du 4 au 12 septembre, la Bataille de la Marne se traduit par un arrêt de l'avance allemande et un repli des troupes du kaiser au-delà de l'Aisne.

La course à la mer

Mi-septembre 1914, les Alliés attaquent l'extrémité ouest de la ligne allemande, dans l'Aisne. Ils sont repoussés. Dans les semaines suivantes, chaque camp essaye de déborder l'autre par le nord. Cette série d'affrontements s'achève en novembre dans l'ouest de la Belgique par un carnage. A Ypres, près de la mer du Nord, 25 000 jeunes soldats allemands inexpérimentés (des étudiants qui se sont engagés) sont balayés par l'armée britannique, constituée de professionnels. En Allemagne, ce jour sera baptisé le «Kindermord», le massacre des enfants. Après ces combats, le front se stabilise de la Belgique à la Suisse, sur 700 kilomètres. La guerre des tranchées commence

Carte des opérations militaires en 1914 avec les régiments normands

Gérard Bourdin, *Les Ornaïs au feu*, Pays Bas-Normand n° 283-286, 2013, p. 35.



1915

Le « grignotage » de Joffre

Fin 1914, la guerre se fige dans les tranchées. Les Français, impatients de reprendre les territoires occupés, s'acharnent contre les lignes allemandes. Les offensives du général Joffre sont de deux types : soit locales, pour reconquérir des points stratégiques (par exemple des hauteurs tenues par les Allemands : le Vieil-Armand et le Linge dans les Vosges, les Eparges et Vauquois vers Verdun, la colline de Lorette en Artois...) soit plus larges pour tenter une percée décisive. Joffre reprend la stratégie de 1914, celle des grandes offensives avec de grandes batailles en Champagne (de décembre 1914 à mars 1915), en Artois (de mai à septembre), puis à nouveau à l'automne en Champagne. Résultat : une année de combats inutiles, un bilan humain très lourd (plus de 320 000 morts et disparus français) et des avancées minimales.

1916

La bataille de Verdun

Début 1916, le chef de l'armée du Reich, Erich von Falkenhayn qui a remplacé von Moltke, veut reprendre l'initiative sur le front ouest. Il choisit Verdun pour déclencher la plus terrible bataille de la Grande Guerre. Le 21 février, plus d'un million d'obus s'abattent sur le saillant de Verdun. L'avancée allemande se heurte cependant à une résistance acharnée. Chargé de défendre le site, le général Pétain organise une « noria », un ravitaillement constant du front en hommes et en matériel, grâce aux milliers de camions qui défilent sur la *Voie sacrée*, la route qui relie la ville à l'arrière. « L'enfer de Verdun » dure jusqu'à l'hiver, fait plus de 700 000 morts et s'achève sur un statu quo en décembre de la même année.

La bataille de la Somme

C'est la deuxième hécatombe de l'année 1916, initiée cette fois par le haut commandement français. Dès 1915, Joffre planifie une vaste offensive franco-britannique dans la Somme, entre Albert et Péronne, au point de jonction des deux armées alliées, pour rompre la ligne ennemie. L'offensive débute le 24 juin : 1,5 million d'obus sont expédiés en sept jours sur les tranchées allemandes. Le 1^{er} juillet, les soldats britanniques du général Douglas Haig partent à l'assaut en marchant, persuadés que l'ennemi a été anéanti par plusieurs jours de bombardement. Il n'en ait rien et l'armée britannique connaît ce jour-là son pire massacre (60 000 morts et blessés en quelques heures !). Malgré cet échec, les combats perdurent jusqu'au mois de novembre.

1917

La bataille du Chemin des Dames

En 1917, le nouveau généralissime Nivelle, qui a succède à Joffre, prétend pouvoir gagner la guerre en 48 heures grâce à une stratégie innovante : après un bombardement éclair des lignes ennemies, il compte lancer une charge d'infanterie massive, en un point du front. Son choix : le Chemin des Dames, entre Reims et Soissons. L'attaque est lancée le 16 avril. Pour cela, Nivelle a rassemblé plus d'un million d'hommes. Le soir-même, elle se solde par un désastre d'une telle ampleur que tout espoir de percée est déjà abandonné. Nivelle s'acharne pourtant avant d'être remplacé en mai par le général Pétain. Les sites de cette bataille — Craonne, le moulin de Laffaux, le plateau de Californie — deviennent les symboles des attaques inutiles et provoquent des mutineries dans plusieurs régiments. Le général Pétain, nouveau général en chef, prendra une série de mesures pour mettre fin à celles-ci.

1918

Les offensives du printemps

Libéré du front de l'Est (accord avec les bolcheviks russes) et désirant porter un coup fatal aux Alliés avant l'entrée en guerre des contingents américains, le stratège en chef Ludendorff lance une première offensive d'envergure. Le 21 mars, 7 000 pièces d'artillerie pilonnent les positions britanniques de la Somme. L'effet de surprise et l'utilisation de «Sturmtruppen» (unités d'assaut) permettent une percée de 60 kilomètres sur 80 kilomètres de large, en une semaine. Paris est bombardé par la « grosse Bertha ». Mais les troupes allemandes s'essouffent, ce qui permet aux forces alliées, désormais dirigées par Foch, de les arrêter. Les opérations continuent et fin mai, un dernier assaut amène les Allemands à 60 kilomètres de Paris. Mais toutes ces offensives les ont épuisés.

La seconde bataille de la Marne

Comme en 1914 au début du conflit, c'est dans la Marne que le cours de la guerre bascule à nouveau. A la mi-juillet 1918, les Allemands attaquent entre Reims et la Marne. Cette offensive est rapidement bloquée par les Alliés qui, justement, s'apprêtaient eux aussi à passer à l'offensive. Epaulés par 500 chars et 1000 avions, soutenus par les troupes américaines, les Français contraignent l'ennemi à une retraite forcée.

Les derniers combats

La poussée finale des Alliés (Français, Britanniques, Canadiens, Américains, Australiens, Néo-Zélandais, Portugais...) débute le 8 août en Picardie. L'armée allemande est peu à peu rejetée derrière ses défenses fortifiées de la ligne Hindenburg. Trois faits se s'additionnent pour amener l'Allemagne à demander l'armistice le 11 novembre : la supériorité alliée en hommes et matériel ; l'usure du Reich qui est miné par des soulèvements intérieurs (à Kiel, Berlin) et l'effondrement de ses alliés d'Europe centrale.

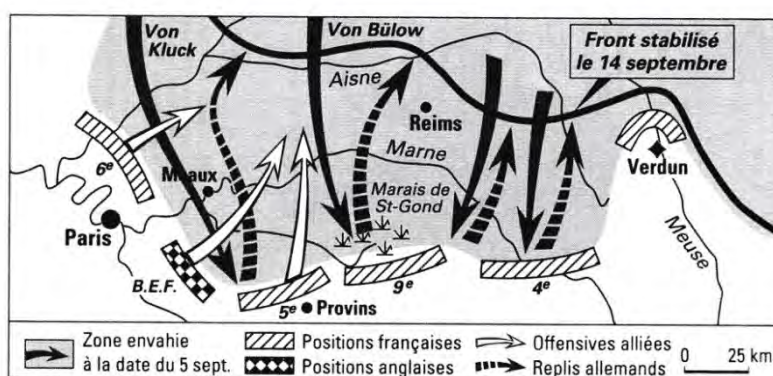
Ce rappel des différentes batailles est là pour permettre de répondre aux questions des élèves sur le déroulement des opérations militaires comme les documents suivants sur les chefs de guerre⁵.

Analyse d'un exemple :

La première bataille de la Marne

La bataille de la Marne (5-13 septembre) est la première victoire offensive française de la guerre. Après l'échec des offensives d'Alsace, malgré la résistance de Castelnau et de la 2^e armée en Lorraine, les armées de Joffre se sont retrouvées en mauvaise posture pour affronter l'invasion. La contre-offensive française s'organise et le point d'orgue de la bataille se déroule à l'est de Paris, quand la 6^e armée française parvient à créer une brèche entre les forces de von Kluck et von Bülow. La retraite générale est décidée et les armées se ruent vers le nord en cherchant à se contourner.

La bataille de la Marne est en fait une suite de combats qui se déroulent sur plus de 250 km de front. Elle résulte d'un manque de discernement des Allemands. En effet, le 1^{er} septembre 1914, alors que les armées françaises et anglaises battent partout après l'échec de des frontières et Verdun et Paris est patente, von



Carte 7 : La bataille de la Marne (5-14 sept. 1914)

Source : J.-J. Becker, *La Première Guerre mondiale*, op. cit., p. 91.

infléchit inexplicablement la direction de son armée vers le sud-est. Aussitôt, Joffre et Gallieni mènent une contre-offensive sur le flanc de l'armée allemande. Le général en chef allemand von Moltke, encore au Luxembourg, abandonne la réalisation du plan Schlieffen pour une plus classique manœuvre en tenailles dont les deux mâchoires se situent en Champagne et sur la trouée de Charmes. L'avance allemande sera vaincue par des actions de flanc mais également par des actions héroïques à Mondement. Mais surtout les Français tiennent en Champagne et en Lorraine. Un fossé se creuse entre von Kluck qui combat face à l'ouest et von Bülow qui combat face au sud. Dans la nuit du 12 au 13 septembre, la ville de Reims occupée depuis le 4 septembre 1914, est reconquise. Les lignes se figent, de l'Aisne à Verdun, pour quatre années. La bataille de la Marne rétablit la confiance au sein de troupes qui doutent depuis trois semaines. La légende de la Marne est entretenue par l'épisode des « taxis », réquisitionnés pour acheminer cinq bataillons soit 5 500 hommes sur les 16 000 hommes de la division Trentinian qui monte en renfort de Maunoury. Un épisode de moindre importance militaire mais s'érige en symbole de la défense nationale et du lien entre civils et soldats, dans un moment où la cohésion nationale est écornée par le départ précipité du gouvernement à Bordeaux.

Extrait de « *Première Guerre mondiale* », Mémo, Librio, E.J.L., 2008, p.292

⁵ Extrait de Géohistoire, *La première Guerre mondiale*, 2^{ème} partie 1914-1918, janvier 2014.

-les grands chefs

Il est curieux de noter que dans les carnets de guerre les poilus font peu de références aux officiers de l'État-major, au généralissime. Par contre, les sous-officiers et les lieutenants ou capitaines sont fréquemment cités soit pour leurs qualités ou au contraire leurs lacunes. Durant la Grande Guerre, plusieurs figures se sont distinguées⁶ :

LES MILITAIRES

A la tête des armées française et allemande, les stratèges se sont succédés

<p>Dès 1911, à la tête de l'armée française, ce spécialiste du génie militaire prépare la guerre. Après la déroute d'août 1914, la bataille de la Marne, en septembre, fait de lui un héros national. En France, des centaines d'enfants sont baptisés Joffre ou Joffrette. Quand la guerre des tranchées s'installe, il multiplie les offensives vaines jusqu'à l'hécatombe de la Somme de l'été 1916. Remercié, il part aux Etats-Unis préparer l'entrée en guerre de ce pays.</p>	 <p style="text-align: center; font-weight: bold; font-size: small;">JOSEPH JOFFRE [1911-1916]</p>	<p>Chef d'état-major depuis 1906, Moltke, 66 ans, lance les programmes d'armement, prépare le déploiement de l'armée, et supervise l'avancée victorieuse d'août 1914 à travers la Belgique et le nord de la France. Tenu pour responsable de l'échec de l'armée allemande lors de la première bataille de la Marne, en septembre 1914, Moltke est aussitôt écarté du commandement. Malade et abattu, il meurt peu après, en 1916.</p>	 <p style="text-align: center; font-weight: bold; font-size: small;">HELMUT VON MOLTKE [1906-1914]</p>
<p>Ce polytechnicien, spécialiste de l'artillerie, se distingue dans la défense de Verdun et la reprise du fort de Douaumont. Prenant la succession de Joffre à la tête de l'armée, le 25 décembre 1916, il promet une victoire rapide. Mais son offensive au Chemin des Dames, en avril 1917, vire au carnage et entraîne des mutineries qui lui sont fatales. Il est écarté en mai 1917, et reçoit, de la part des poilus le surnom peu enviable de «boucher».</p>	 <p style="text-align: center; font-weight: bold; font-size: small;">ROBERT NIVELLE [1916-1917]</p>	<p>Ministre de la Guerre de Guillaume II, cet aristocrate prussien de 53 ans prend le commandement des armées allemandes à l'automne 1914. En 1915, il porte les forces de l'armée du Reich sur le front russe. Puis revenant sur le front ouest, il planifie, pour février 1916, une attaque massive à Verdun. Cette bataille, censée saigner les troupes françaises, use autant l'armée du Reich que Falkenhayn lui-même, qui quitte son poste en août 1916.</p>	 <p style="text-align: center; font-weight: bold; font-size: small;">ERICH VON FALKENHAYN [1914-1916]</p>
<p>S'étant lui aussi illustré à Verdun, Philippe Pétain est nommé commandant en chef de l'armée française, en 1917. Il réprime les mutineries, jouant habilement de la répression et du compromis. Réputé pour sa prudence – «J'attends les chars et les Américains», disait-il –, Pétain est apprécié des soldats pour son refus des hécatombes. En 1918, jugé trop pessimiste, il conserve son poste mais il est placé sous le contrôle de Foch.</p>	 <p style="text-align: center; font-weight: bold; font-size: small;">PHILIPPE PÉTAIN [1917-1918]</p>	<p>Ce militaire à la retraite est rappelé au service en 1914. Sa victoire sur le front Est, à Tannenberg, fin août 1914, fait de lui un mythe vivant. A l'été 1916, nommé à la tête de l'armée allemande, il devient de facto le chef politique du pays. Ultra-populaire, il contraint le chancelier Bethmann-Hollweg à démissionner et instaure une dictature militaire. La défaite ne ternit pas son image et il devient président de la République de Weimar en 1925.</p>	 <p style="text-align: center; font-weight: bold; font-size: small;">PAUL VON HINDENBURG [1916-1918]</p>
<p>Tombé en disgrâce en 1916 en même temps que son supérieur Joffre, ce partisan de l'offensive à outrance, si coûteuse en vies humaines, est remis en selle, en mars 1918, à 67 ans, par le président du Conseil Clémenceau, pour mener l'offensive finale. Commandant unique des forces alliées, Foch fait partie des signataires de l'armistice du 11 novembre. Il est avec Joffre et Pétain le troisième chef français de 14-18 à recevoir le bâton de maréchal.</p>	 <p style="text-align: center; font-weight: bold; font-size: small;">FERDINAND FOCH [1918]</p>	<p>En 1916, quand Hindenburg prend la tête de l'armée, son bras droit, le général Ludendorff planifie l'effort de guerre total, mobilisant toutes les ressources du pays pour remporter le conflit. Il prône la guerre sous-marine à outrance, négocie avec les Russes pour aboutir à l'armistice de 1917... Sur le front français, il développe les unités d'assaut mobiles et lance les offensives du printemps 1918. En août, il comprend que la guerre est perdue et démissionne.</p>	 <p style="text-align: center; font-weight: bold; font-size: small;">ERICH LUDENDORFF [1916-1918]</p>

⁶ Extrait de la revue *géohistoire*, *La première Guerre mondiale, 1^{ère} partie : La marche à l'apocalypse*, 2013.

quatre ans. Deux généraux alliés ont également joué un rôle crucial dans le conflit.



Coll. Dagli Orti/Private coll. MD/The Picture Desk Ltd.

DOUGLAS HAIG
[1915-1918]

Ce général commande la Force expéditionnaire britannique sur le front français de 1915 à 1918. Passé par l'Inde et le Soudan et l'Afrique du Sud, Haig est un officier controversé. D'un côté, on déplore ses offensives coûteuses en vies humaines, notamment dans la Somme. De l'autre, on reconnaît que ses attaques répétées ont contribué fortement à la victoire de 1918 : son homologue américain Pershing le qualifie « d'homme qui a gagné la guerre ».



Coll. Dagli Orti/Clavon Pictures/The Picture Desk

JOHN PERSHING
[1917-1918]

En 1917, le général Pershing revient d'une expédition au Mexique contre le révolutionnaire Pancho Villa quand il est nommé à la tête de la force américaine (quelques milliers d'hommes en juin 1917, près de 2 millions à l'automne 1918), qui doit partir combattre l'Allemagne. Il dirige des offensives cruciales à la fin du conflit. Estimant que l'armistice est une erreur, il militera, en vain, pour infliger une défaite totale aux Allemands.

LES POLITIQUES

Deux présidents et un monarque ont affronté un empereur sur le front ouest.

FRANCE : POINCARÉ PUIS CLEMENCEAU À LA MANŒUVRE

Pendant toute la guerre, les décisions des militaires resteront soumises au pouvoir politique. La présidence de la III^e République est assurée sans discontinuer par Raymond Poincaré. Le poste de Premier ministre connaît cinq occupants successifs, dont le plus célèbre reste Georges Clemenceau. Nommé en novembre 1917, le « Père la Victoire »

renforce l'économie de guerre et fait taire les défaitistes. Il place Foch à la tête des troupes alliées mais, estimant que « la guerre est une chose trop grave pour être laissée à des militaires », il continue d'intervenir dans la gestion du conflit. Pour mettre fin au carnage, il choisit la solution de l'armistice contre ceux qui veulent écraser totalement l'Allemagne.



Le président Raymond Poincaré (à gauche) et Georges Clemenceau à Colmar, le 10 décembre 1918.

Excelsior/L'Équipe/Roger-Viollet



Adoc Photos

En 1916, à Saint-Quentin, le Kaiser examine un canon.

ALLEMAGNE : L'EMPEREUR GARDE LA MAIN

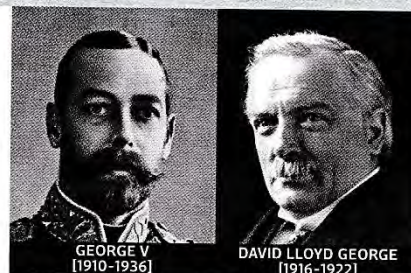
Le Kaiser qui dirige le Reich depuis 1888 est également le commandant en chef des armées. En 1914, Guillaume II s'installe avec son état-major à Spa, en Belgique. Il s'oppose aux pouvoirs civils (chancelliers successifs, Parlement...), sceptiques sur la conduite de la guerre, et soutient le chancelier Bethmann-Hollweg,

partisan d'une paix négociée, pour confier la direction du pays au maréchal Hindenburg et au général Ludendorff. En mars 1918, il assiste à la « bataille du Kaiser » censée écraser définitivement l'armée française. Après l'échec de cette offensive, Guillaume II, de plus en plus impopulaire, abdique le 9 novembre 1918 et se réfugie aux Pays-Bas.

ALLIÉS : LE ROI D'ANGLETERRE DOIT FAIRE SES PREUVES

Durant la guerre, le roi George V, qui se trouve être le cousin du Kaiser Guillaume II, doit faire face à la défiance de ses sujets britanniques. Pour prouver sa loyauté et rejeter tout lien avec l'ennemi allemand, il abandonne, en 1917, le nom germanique de Saxe-Cobourg-Gotha pour celui de Windsor. A Londres, l'homme politique clé durant le conflit reste

cependant David Lloyd George. Ministre des Finances, des Munitions, puis de la Guerre, il devient Premier ministre fin 1916, et met en place un « cabinet de guerre » restreint pour faciliter la prise de décision. De l'autre côté de l'Atlantique, c'est le président démocrate Woodrow Wilson qui engage le pays dans la guerre, à partir de 1917.



GEORGE V
[1910-1936]

DAVID LLOYD GEORGE
[1916-1922]

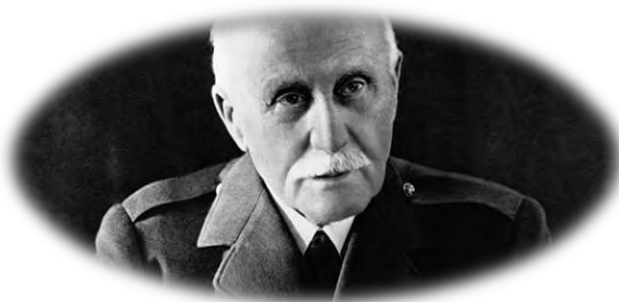
A gauche: Adoc Photos. Ci-contre: DR



Joseph Joffre (1852-1931)

Né à Rivesaltes (Pyrénées-Orientales), le 12 janvier 1852. Fils d'un viculteur aisé, Joseph Joffre effectua ses études secondaires au lycée de Perpignan, puis à Paris au lycée Charlemagne. En 1869, il réussit le concours de l'École Polytechnique. Directeur du génie au ministère de la Guerre, puis divisionnaire en 1905, il fut nommé en 1910 membre du Conseil supérieur de la guerre. En 1911, il était choisi pour assumer les fonctions de chef d'État-major général. Dès le début de la Première Guerre mondiale, la France lui fut redevable de la victoire de la Marne. Mais, partisan de la stratégie dite du « grignotage », Joffre, en tant que

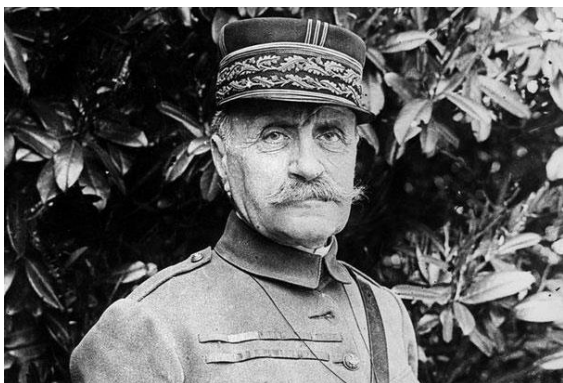
généralissime, fut cependant comptable du tragique enlèvement de nos armées à Verdun, la plus longue et meurtrière bataille de toute l'histoire, et de l'échec de l'offensive de la Somme. Il fut remplacé par le général Nivelle. Il fut fait, toutefois, maréchal de France, le 25 décembre 1916, dignité qui n'avait plus été accordée depuis plus de vingt ans.



Philippe Pétain (1856-1951)

Henri-Philippe Pétain se destine à une carrière militaire. Élève de Saint-Cyr puis chasseurs alpins, il intègre l'École supérieure de guerre en 1901. Il devient un théoricien de la stratégie et on le nomme professeur à l'École de guerre, où il enseigne que « le feu tue ! ». Il est général de brigade à la déclaration de guerre puis, en 1915, général de division. C'est à lui que Joffre fait appel, six mois plus tard, le 26 février 1916, en pleine attaque allemande en Meuse. La légende

de Pétain, « vainqueur de Verdun », se construit à ce moment. Il a déjà 60 ans. Il définit les principes d'une stratégie défensive, plus soucieuse des vies humaines et davantage attentive au moral des combattants. Il amplifie le rôle de l'artillerie et de l'aviation. Mais, pressé par les politiques qui exigent des résultats, Joffre doit mettre en place une stratégie plus offensive et remplace Pétain par le général Nivelle en mai 1916. Un an plus tard, Pétain est commandant en chef des armées françaises, poste qu'il conserve jusqu'à l'armistice. Sa délicate mission est de mettre fin aux mutineries après le désastre du Chemin des Dames. Il réduit les sentences à mort des conseils de guerre et met un terme aux sanglantes tentatives de percée de Nivelle et Mangin.



Ferdinand Foch (1851-1929)

Fils d'un fonctionnaire languedocien, Ferdinand Foch fut élève de l'École polytechnique et enseignant à l'École de guerre, dont il devait être directeur de 1907 à 1911. Il gravit tous les échelons de la hiérarchie militaire et, quand éclata la Première Guerre mondiale, il participa à la bataille de Lorraine, puis, à la tête de la 9^e armée, à la bataille de la Marne. Nommé à la tête des armées du Nord, il dirigea en 1915 l'offensive d'Artois et, en 1916, la bataille de la Somme. Critiqué sur ses choix tactiques et accusé de conduire des offensives trop lourdes en pertes humaines, il ne fut pas épargné par la disgrâce qui toucha Joffre, à la fin de l'année 1916. Suite aux revers subis par

le général Nivelle devaient provoquer son rappel aux plus hautes responsabilités. Foch était nommé chef d'état-major général. Au printemps 1918, les Anglais acceptèrent que lui soit confié le commandement unique des troupes alliées. Surpris en mai par l'offensive allemande au Chemin des Dames, il sut reprendre l'initiative et mener les troupes à la victoire. Signataire de l'armistice à Rethondes, le 11 novembre 1918, il défila à la tête des armées alliées, lors du défilé de la Victoire, le 14 juillet 1919. Il est inhumé aux Invalides.

Activités

Piste pédagogique : savoir faire des recherches documentaires

1-On pourra demander aux élèves d'effectuer des recherches documentaires sur les grandes batailles de la Première Guerre mondiale et particulièrement :

1916 Verdun et la Somme (par les Anglais)

1917 le Chemin des Dames

1918 la Seconde bataille de la Marne

2-Sur le modèle des biographies des maréchaux ci-dessus, on pourra aussi de dresser la biographie d'autres responsables de la Grande Guerre :

-des politiciens : Poincaré, Clemenceau, le président Wilson...

-des militaires : Gallieni, Falkenhayn, Paul von Hindenburg, Douglas Haig, John French, John Joseph Pershing....

3-On peut aussi à partir du site de *mémoires des hommes* de rédiger une fiche biographique sur un soldat de leur commune dont le nom figure sur le monument aux morts.



2° Les acteurs de la Grande Guerre

-dans la pièce

La pièce met en scène plusieurs personnages, trois soldats et deux femmes.

Les soldats

« *Nouvelles du Front* » nous entraîne en 1915 et 1916, dans le quotidien de trois poilus, deux soldats et un caporal, mobilisés comme fantassins.

Georges, une vingtaine d'années, ouvrier près de Paris. Pas un titi parisien, mais un gars de la banlieue, de cette campagne urbaine.

Firmin Volpatte, paysan, à peine plus vieux, arraché, en pleine moisson, à sa province. Agé d'une quarantaine d'années, c'est un métayer qui travaille dur dans sa ferme.

Léopold, artisan dans un petit bourg de l'ouest de la France qui travaille de ses mains comme menuisier-charpentier. Plus instruit, plus « doux » il cherche à comprendre.

Tous les trois se retrouvent sur la ligne de front. Ils ont quitté leur femme, leur famille, leurs amis, leur maison, leur région et, du jour au lendemain, ils sont devenus « des poilus ». Plongés dans l'horreur d'une guerre, qui leur semble sans fin, ils côtoient la souffrance, la mort et l'horreur au quotidien. De boyaux en tranchées, ils vivent les combats meurtriers, inhumains, mais aussi l'attente...

L'arrivée de Georges, le « bleu » est l'occasion d'aborder l'uniforme et l'armement des poilus.

VOLPATTE : Hé vieux ! R'garde c' qui nous envoie : d' la bleuzaille tout en longueur ... Alors, tête de piaf, c'est-y exprès pour monter aux tranchées que tu t'es fait prop' comme un sou neuf ? Et r'garde : il a même astiqué sa musette, l' grand garçon ! T'aurais p't-être pu t' planter un pt'tit drapeau su' l'caberlot et jouer de la trompette, si des fois t'avais peur que les Boches ne te repèrent pas assez ! ... J' dis pas ça pour toi. Toi, tu sais pas encore, mais c'est les autres enfifrés qui t'envoient ; faut croire qu'i' trouvent qu'on se fait pas assez viser comme ça !

LÉOPOLD : Tu n' vas pas déjà abrutir ce mec avec tes boniments, laisse-le au moins s' poser.

VOLPATTE : Allez, donne... il lui prend sa musette

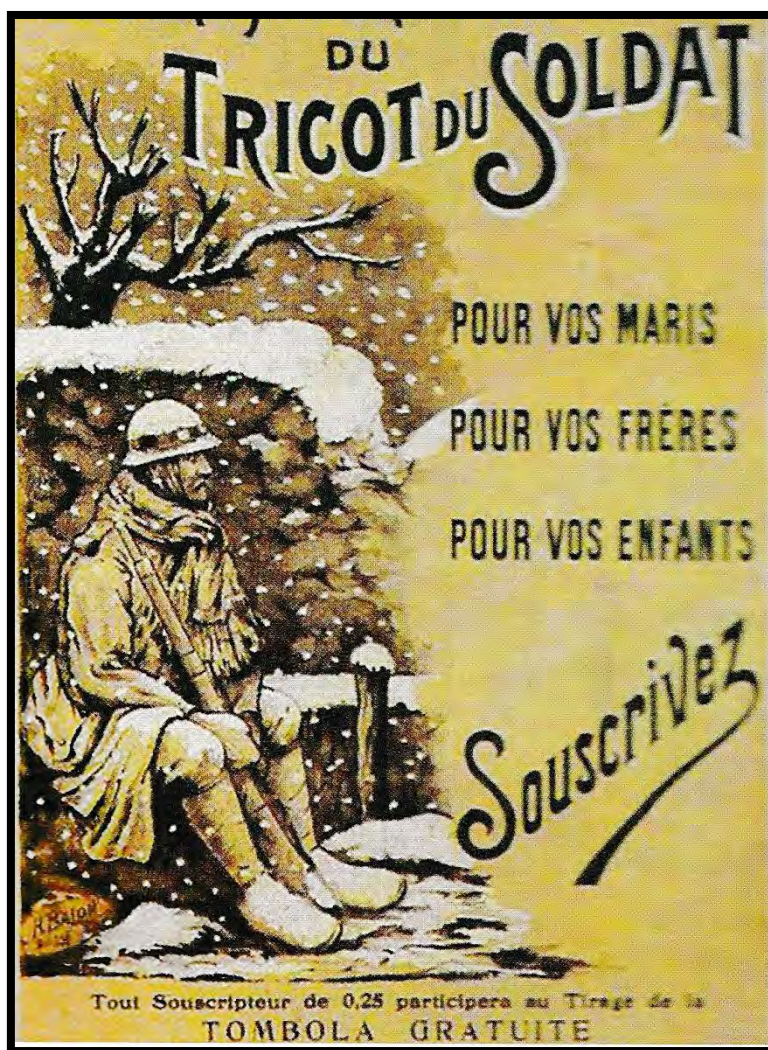
La vache ! Qu'est-ce que tu as pu foutre là-dedans... T' y as mis des buches ?

GEORGES : C'est les cartouches qui pèsent. J'aime mieux les avoir à portée... Si d'un coup on était attaqué.

VOLPATTE : Attaqué ? ... Mais mon pauvre gars, tu n' crois 'core qu'on s' bat comme ça ! C'était bon les premiers temps, mais on se bat p'us maintenant, enfin p'us comme avant.

LÉOPOLD : Tu te battras p't-être pas, mais sûrement, que t'en baveras tout de même, t'inquiète, soldat ! »

Quelques informations sur les poilus de 1915-1916



Le soldat français, en ce début d'année 1915, est encore mal loti. Il est équipé de sa capote modèle M1877 usée maintenant par quatre mois de combats ainsi que du képi rouge M1884, qui ne lui apporte aucune protection contre les balles ou les éclats d'obus. C'est l'époque où l'on use tous les stocks existants.

Pour se protéger du froid de l'hiver, les Françaises ont été sollicitées pour tricoter en urgence des hausse-cols et autres écharpes ainsi que des pulls qui sont distribués sur le front.

L'uniforme des poilus évolue considérablement en 1915 : les poilus sont dotés progressivement du *casque baptisé* «Adrian» du nom de l'ingénieur qui l'a conçu ainsi que *l'uniforme bleu horizon* qui remplace la tenue garance.

1915 aussi pour le combattant la reconnaissance de ses sacrifices pour la nation avec la création, le 4 février, de *la Croix de guerre*, destinée à récompenser les plus méritants.

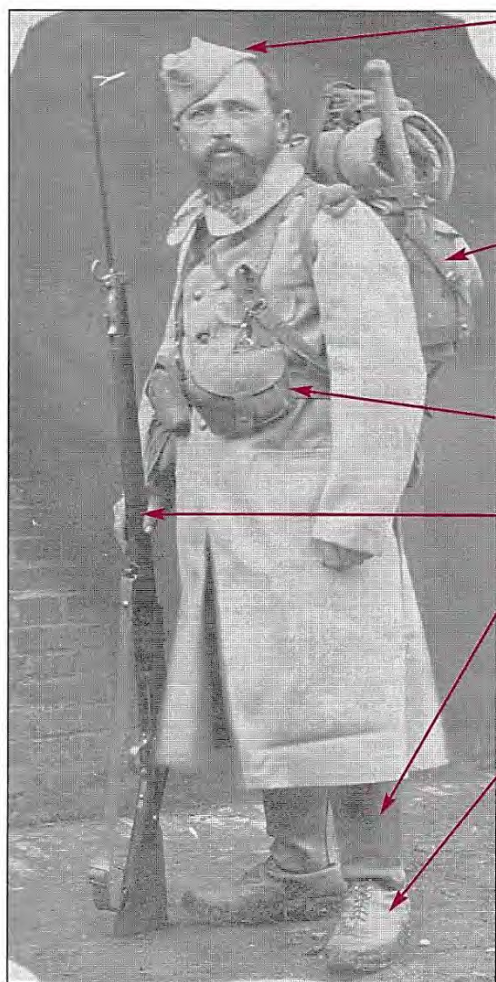
Un autre aspect plus dramatique est le port des premières protections contre les *gaz vésicants* utilisés par les Allemands en avril près de Ypres (Belgique) . Il s'agit dans un premier temps de tampons d'ouate imprégnés et de lunettes de protection pour les yeux. Diverses améliorations amèneront à la création du premier masque à gaz, le M2, en 1916.

Voici deux photographies du « poilu » dans sa tenue de combat et dans celle qu'il porte pour la « photographie » qu'il souhaite pour sa famille, sa fiancée...

Soldat du 290^e régiment d'infanterie

Période : 1916 - Arme : infanterie

Support : carte-photo



Le bonnet de police modèle 1891-1915 devrait être porté droit sur la tête, mais son inclinaison donne à son propriétaire un « air crâne » qui fait toute la différence entre les jeunes recrues et les vieux de la vieille.

Le havresac modèle 1893 est surnommé « Azor » par les soldats car, tel le chien fidèle, il les suit partout. Sur son flanc gauche, la pelle-bêche modèle 1879 est à sa place réglementaire.

Les cartouchières sont déformées par le poids des munitions qu'elles contiennent.

Le fusil Lebel est garni de sa baïonnette.

L'homme a remplacé ses bandes molletières par des jambières « de chasse » en cuir, sans doute moins fastidieuses à installer..

Un examen attentif fait ressortir que ces brodequins... n'en sont pas ! Il s'agit en fait de galoches à épaisses semelles de bois. De telles chaussures ne se prêtent absolument pas à la marche à pied, mais elles présentent l'avantage de bien isoler le pied du sol froid, en cas de station prolongée (lors des factions de garde par exemple).

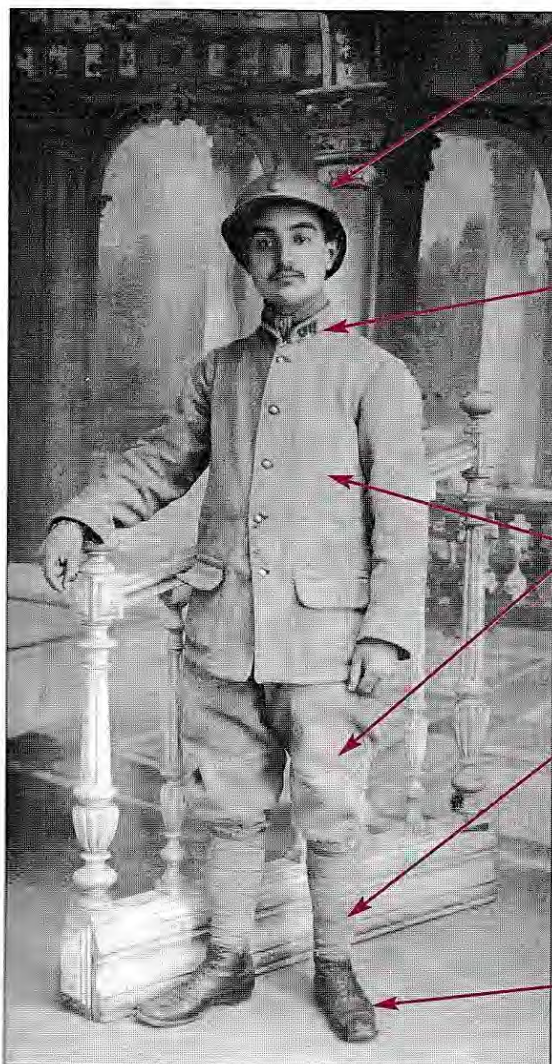
D'après Éric Labayle, *Reconnaître les uniformes, 1914-1918*, Archives et Culture, Paris, 2013

« Loin des images de propagande, voici le poilu de 1916 dans sa vérité crue... L'homme est écrasé sous le poids de son havresac garni d'un invraisemblable fourniment, enserré dans sa capote par les multiples sangles et courroies qui lui barrent le buste et harassé par l'existence de taupe que la guerre lui impose... On note particulièrement que ce fantassin berrichon (le 290e RI est le régiment de réserve de Châteauroux) est coiffé du nouveau bonnet de police en drap bleu horizon. Depuis le mois de septembre 1915 celui-ci remplace en effet le képi comme coiffure de repos. Léger, confortable et plutôt élégant, ce bonnet de police n'est en fait rien d'autre que l'ancien modèle (1891), confectionné dans le nouveau drap. Très populaire chez les poilus, il s'impose naturellement dans toutes les circonstances où le port du casque ne s'impose pas. »

Soldat du 68^e régiment d'infanterie

Période : 1916 - Arme : infanterie

Support : carte-photo



Le casque « Adrian » modèle 1915 porte ici la grenade frontale, qui désigne l'infanterie et la cavalerie (ainsi que divers services comme le train des équipages).

Les pattes de col du modèle d'avril 1915 sont ici d'une version simplifiée, sans soutaches. En principe, cette dernière disparaît dans le courant de l'année 1917, mais les exceptions restent fréquentes jusqu'à la fin de la guerre.

La vareuse et le pantalon-culotte modèle 1914 sont taillés dans un drap bleu horizon réglementaire.

Les bandes molletières en drap bleu horizon correspondent aux prescriptions de décembre 1914. Un nouveau modèle sera adopté en novembre 1917, mais il est quasiment impossible de le reconnaître sur les clichés.

Les brodequins de repos sont plus fins et plus légers que les brodequins de marche.

Les femmes

Nous suivons également deux femmes.

Adèle, obligée de quitter sa ferme, ses terres, trop près des lignes de combat, réfugiée à l'arrière et qui, tout en assumant les tâches du quotidien, attend des nouvelles de son mari, Gustave, parti se battre, dès le mois d'août 1914.

Marthe, qui est veuve et attend des nouvelles de ses deux derniers fils. Ses quatre garçons ont été mobilisés et les deux plus jeunes, Joseph et Clément, sont restés sur le champ de bataille...



Site :

http://www.google.fr/imgres?biw=1920&bih=989&tbm=isch&tbnid=1dvHXP_OU9y_IM%3A&imgrefurl=http%3A%2F%2Fwww.pedagogie.ac-nantes.

Activités autour du costume/uniforme/vêtement

1-proposer aux élèves après le spectacle de décrire le « costume » des personnages (hommes et femmes) et de le comparer à celui des représentations ci-dessus.

2-montrer l'évolution à la fois des uniformes et des armements entre 1914 et 1915 suite au passage de la guerre de mouvement à celle de position.

-les poilus dans leurs tranchées

L'action de la pièce se déroule principalement sur le front, en première ou seconde ligne, dans les tranchées. C'est l'occasion d'approfondir l'organisation de la tranchée, lieu de vie et de mort. Comment sont nées les tranchées ?

« Ce sont les soldats eux-mêmes qui, dès 1914, imposèrent le creusement de tranchées. Face au carnage terrifiant causé par l'artillerie et les mitrailleuses dans les premières semaines du conflit, se battre à découvert devint vite illusoire. Pour survivre sans reculer, il fallait s'enfouir dans le sol. C'est ainsi que naquirent, spontanément, les premières tranchées. Petit à petit, elles dessinèrent une ligne de front enterrée, qui se stabilisa fin 1914. Les deux armées se faisaient face, cachées et immobiles, comme dans un siège réciproque. Avec, côté allemand, une attitude plus défensive, pour tenir les territoires conquis ; et côté français, une priorité à l'offensive, pour reprendre ces mêmes territoires.

Cette situation imprévue prit les états-majors de court : ils n'en avaient pas les clés. Comment user l'ennemi ? Comment percer ses lignes ? Les armées élaborèrent leur stratégie sur le tas. En 1915, Joffre crut pouvoir « grignoter » les lignes allemandes en cumulant les offensives. En 1916 et 1917, dans les deux camps, on paria sur des attaques massives, comme à Verdun et dans la Somme. Toute une série d'armes et de plans d'actions furent inventés ou améliorés pour défaire les lignes ennemies lance-flammes, gaz, grenades, mines souterraines, « barrage roulant » d'artillerie pour couvrir un assaut d'infanterie... Mais cet acharnement ne payait pas. Les armées apprirent, au prix de millions de vies, que les tranchées étaient inexpugnables. Les pilonnages d'obus ne venaient pas à bout de leurs défenses toujours renforcées. Les assauts terrestres étaient arrêtés par les mitrailleuses, l'artillerie et les barbelés. Si une percée était réalisée, l'exploiter en envoyant des troupes dans la brèche, à travers un champ de bataille dévasté, était mission impossible. Il fallut une série de nouveautés (notamment l'usage des chars) pour que, début 1918, ces imprenables tranchées tombent enfin, permettant la conclusion des combats.

Volker Saux dans Géohistoire, *La Première Guerre mondiale, 2^{ème} partie 1914-1915*, op. cité, p. 53

Vue aérienne d'une tranchée

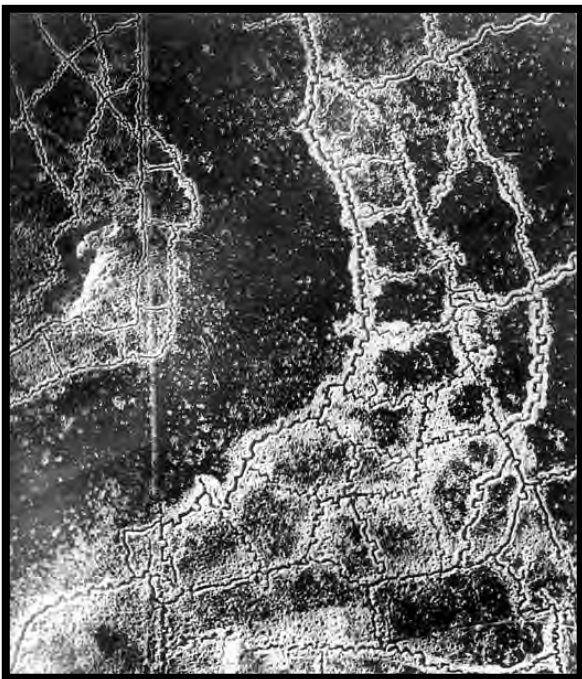
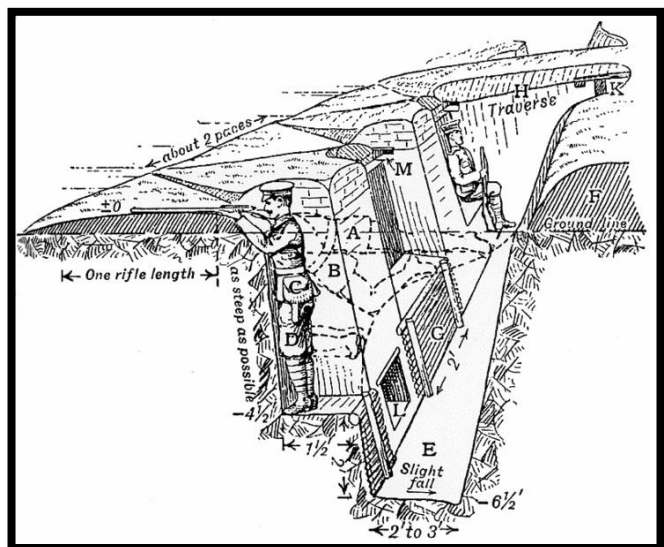


Schéma d'une tranchée

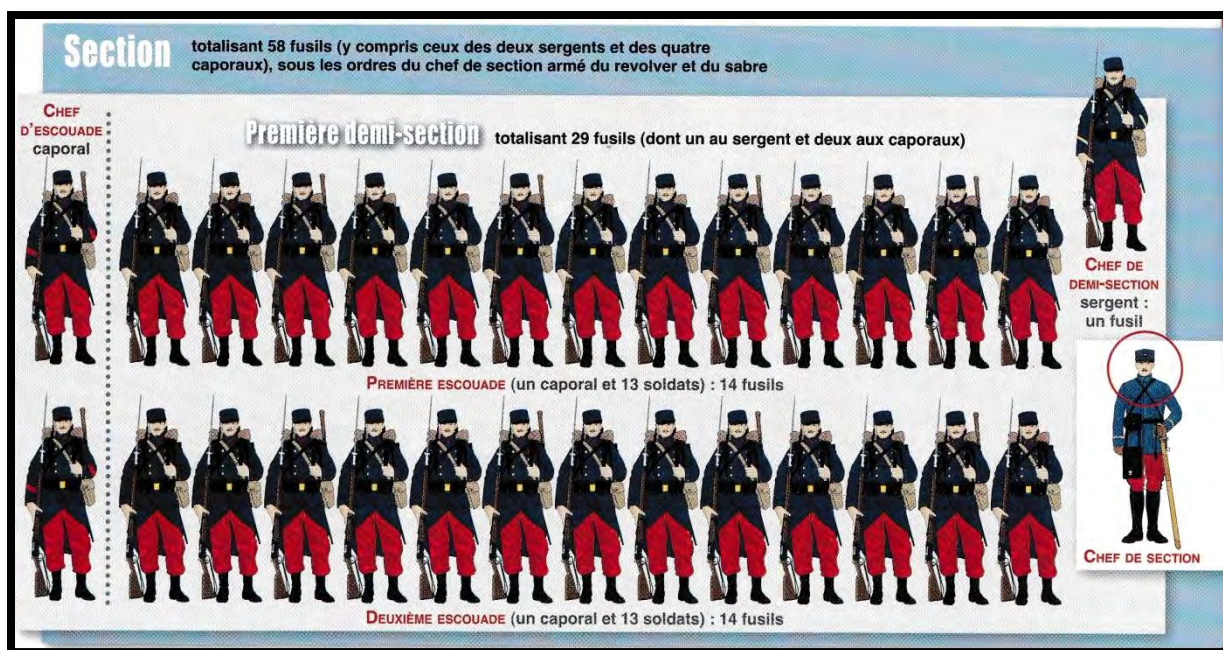


Site :

http://fr.wikipedia.org/wiki/Guerre_de_tranch%C3%A9es

-l'organisation militaire

Dans la pièce, nous rencontrons plusieurs poilus appartenant à une « escouade », unité de base de l'infanterie. Sans rentrer dans le détail des finesses de l'organisation militaire il est bon de savoir que la compagnie représente le maximum de combattants pouvant obéir à la voix d'un seul et même chef, soit 250 hommes et 4 officiers. Pour la rendre le plus possible mobile elle est divisée en sous-unités disposant d'un commandement propre. Le règlement militaire de 1875 stipule que la compagnie est divisée en 4 sections (numérotées de 1 à 4) les 2 premières réunies formant le 1^{er} peloton. Chaque section est divisée en 2 escouades (soit 15 au total). Le groupe de 2 escouades formant une demi-section. La section comprend 2 sergents dont un de réserve et 4 caporaux dont deux de réserve. L'effectif d'une escouade varie de 8 à 15 hommes.



Quelques repères:

Le corps d'armée : en 1914, la France dispose de 19 corps d'armée (1 par région)
Le IV^e corps (général Boëlle) dont l'état-major est au Mans comprend 2 divisions : la 7^e et 8^e DI.

-la 7^e DI comprend

- la réserve des 315^e et 317^e Régiment d'infanterie
- la 13^e brigade avec le 101^e et le 102^e RI
- la 14^e brigade avec le 103^e RI (Alençon-Paris) et le 104^e RI (Argentan)
- le 14^e Hussards composé de 4 escadrons (Alençon)
- le 44^e Régiment d'artillerie de campagne et le 26^e

-la « langue » des poilus

Ce qui caractérise la pièce c'est entre autre l'usage d'une « langue » particulière, un véritable argot qui mêle le vocabulaire des tranchées à une langue populaire.



Petit lexique des termes utilisés durant la Première Guerre mondiale :

Ambulance : hôpital mobile.

Artiflos : artilleurs (argot des Poilus).

Arrivées : détonations provoquées par l'explosion des obus percutant le sol (voir : départs).

Bannée : averse copieuse (argot).

Barrage (tir de) : pilonnage d'une zone par l'artillerie en vue d'empêcher une attaque d'infanterie.

Bat-flanc : couchettes rabattables.

Bonne blessure : blessure entraînant à terme la réforme du soldat et son retour à la vie civile.

Boyau : long fossé reliant les positions de combats avec l'arrière.

Cagna : Abri.

Caissons : fixés sur des véhicules tirés par des chevaux, les caissons permettaient de ravitailler les batteries d'artillerie en munitions.

Casemate : entrepôt ou abri souterrain, faisant partie d'un fort.

Chasseurs (à pied) : corps d'infanterie divisé en bataillons et constitué de troupes d'élite entraînées aux déplacements rapides.

Chevaux d'artillerie : s'il existait déjà des unités d'artillerie tractées par des véhicules automobiles, la plupart des canons et des caissons de munitions étaient encore tirés par des chevaux qui payèrent un lourd tribut au feu ennemi.

Chicane : passage en forme de « Z » pratiqué dans les réseaux de fils de fer barbelés.

Corvées : en l'absence de volontaires, les officiers ou sous-officiers étaient chargés de désigner des soldats pour aller chercher le ravitaillement en eau, nourriture ou munitions. Ces missions étaient souvent très risquées.

Coureurs : appelés aussi « agents de liaison », ils étaient utilisés par les officiers pour porter les ordres en première ligne lorsque les autres moyens de communication (téléphone, liaison optique) étaient défaillants.

Crapouillot : artilleur, petit mortier de tranchée.

Dépôts : détonations provoquées par le tir des obus (voir : arrivées).

Dragons : corps de cavalerie de l'armée allemande.

Feldwebel : grade de sous-officier de l'armée allemande, équivalant à celui de sergent-major.

Fusants : obus antipersonnel explosant au-dessus du sol.

Fusées : vertes ou rouges, elles constituaient des signaux destinés à allonger ou à réduire les tirs d'artillerie.

Gendarmes : pendant la guerre, ils avaient pour mission de veiller au maintien de l'ordre en arrière du front et d'arrêter les éventuels déserteurs. Ils avaient fort mauvaise réputation auprès des soldats.

Gourbi : lieu d'habitation rudimentaire (adapté de l'arabe).

G.Q.G. : Grand Quartier Général.

Gros noirs : expression familière par laquelle les Poilus désignaient les obus 105, de 150 et de 210 millimètres en raison de la couleur du nuage qui suivait l'explosion.

Jus : le café (en argot), version abrégée de « jus de chaussette ».

Lunettes : il s'agit ici des lunettes réglementaires distribuées aux combattants pour se protéger des gaz lacrymogènes.

Major : médecin militaire.

Manille : très répandu à l'époque de la Grande Guerre, ce jeu de cartes nécessite quatre joueurs.

Marmite : obus de gros calibre.

Marocains : tirailleurs marocains.

Museau de cochon : masque à gaz.

Optique : système de communication par signaux lumineux.

Pain K. K. : pain de mauvaise qualité, réservé aux prisonniers de guerre en Allemagne.

Percutants : obus conçu pour exploser en entrant en contact avec le sol.

Pièces : (pièces d'artillerie) canons.

Pièces de marine : canons de très gros calibre montés sur rails, semblables à ceux armant les navires de guerre.

R.A.C. : Régiment d'Artillerie de Campagne.

Rams : (ou rami) jeu de cartes pouvant se pratiquer à cinq joueurs.

Redoute : petit ouvrage fortifié.

Réglage : à Verdun, l'aviation fut surtout utilisée pour le repérage des positions de l'ennemi. Les tirs de réglage de l'artillerie étaient observés et rectifiés depuis le ciel par les pilotes ou les-observateurs.

Roulante : cuisine roulante chargée d'approvisionner les troupes en première ligne.

Sapeur : soldat appartenant à l'arme du génie, chargé de creuser les abris et les tranchées.

Saucisse : ballon d'observation (argot des Poilus).

Section : une section se compose d'une soixantaine de soldats elle est le plus souvent commandée par un lieutenant. Servant : tireur en charge d'une mitrailleuse.

Shrapnel (aussi écrit Shrapnell) : bille d'acier issue d'un obus, antipersonnel. Terme dérivé de Henry Schrapnel, officier d'artillerie anglais (1761-1842) qui effectua les premières expériences sur ce type d'arme.

Sidis : terme par lequel les Poilus désignaient familièrement les tirailleurs marocains.

Singe : viande de bœuf en conserve (argot des Poilus).

Stylé : de l'argot « styler », faire la leçon.

Territorial(-iaux) : soldats réservistes des classes les plus anciennes, affectés à des travaux de sape ou de terrassement.

Turco : nom communément donné aux tirailleurs marocains ou algériens.

Zouaves : (de Zwava, nom d'une tribu berbère), corps d'infanterie français créé en Algérie.



3° Le quotidien des poilus

-boire, manger, dormir

Dans la pièce

Tableau 4 La soupe

GEORGES : V'là huit plombes. Tout d' même, c'te croûte, qu'est-ce qu'elle fout, qu'elle radine pas ? ... Moi qu' ai la dent depuis hier midi.

VOLPATTE : I's ont dû s'envoyer dans l'entonnoir l' bidon d' réglisse qu'i' d'vait m'apporter, et d'aut'es avec, et ils sont tombés soûls quéqu' part par là.

GEORGES : Pour sûr !

VOLPATTE : T' sais mon gars Georges, c'est des vermines, ces hommes de corvée ! Salle race dégoûtante ! Tous, becs salés et cossards ! Ils se les roulent toute la journée à l'arrière, et ils n' sont pas fichus de monter à l'heure. Ah ! Si j' 'tais le maître, ce que j' les frais venir aux tranchées à la place ed nous, et il faudrait qu'i's bossent ! D'abord, j' dirais : « Chacun dans la section sera graisseux et soupier à tour de rôle ». Ceux qui veulent, bien entendu... et alors...

GEORGES : Moi, j' suis sûr que c'est l' gros lard qui met les autres en retard Il le fait exprès, d'abord, et aussi, y a qu'i' n' peut pas s' déplumer, l' matin. Il lui faut ses dix heures de pucier, tout comme à un mignard ! Sans ça, monsieur a la cosse toute la journée.

VOLPATTE : J' t'en foutrai, moi ! Attends voir comme j' le frais décaniller du pajot, si j'étais là. J' te l' réveillerais à coups d' tartines sur la tête, et j' te l' poisserais par un abattis...

GEORGES : Tiens, l'autre jour, j'ai compté : il a mis sept heures quarante-sept minutes pour venir du 31-Abri. Il faut cinq heures bien tassées, mais pas plus.

VOLPATTE : Veux-tu que j' te dise ? Les hommes de soupe, c'est : J' fous rien, J' m'en fous, Jean-Foutre et Compagnie.

GEORGES : Si on s' disait : « Ça s'ra bon ! », mais ça va être 'core de la vacherie qu'il va falloir que tu t'enfonces dans la lampe.

VOLPATTE : Ah, ça ! ... Tiens, r'garde la barbaque qu'on nous a balancée hier, tu parles d'une pierre à couteaux ! Du bifteck de boeuf, ça ? Du bifteck de bicyclette, oui, plutôt. J'ai dit aux gars : « Attention, vous autres ! N' mâchez pas trop vite ! Vous vous casseriez les dominos , des fois que l' bouif aurait oublié de r' tirer tous les clous ! » D'aut' fois, pour que tu t' plains pas qu' cesoye dur, i' t' collent en fait d' bidoche, quéqu' chose de mou : d' l'éponge qui n'a point d' goût, du mou, du cataplasme. Quand tu croûtes ça, c'est comme si tu boives un quart d'eau, ni p'us, ni moins !

GEORGES : Tout ça, ça n'a pas de consistance, ça n' tient pas au bide. Tu crois qu' t'es rempli, mais au fond d' ta caisse, t'es vide. Aussi, p'tit à p'tit, tu tournes de l'œil, empoisonné par le manque de nourriture.

La prochaine fois, moi j' demande à parler au vieux, j' y dirai : « Mon lieutenant... »

VOLPATTE : Ben moi, j'vas finir par m' faire porter pâle, et j' dirai « Monsieur le major... »

GEORGES : Remarque, c' qu'on leur causera ou rien, c'est du pareil au même. Ils s'entendent tous pour exploiter l' troufion. F te dis, moi, qui veul' not' peau !

VOLPATTE : C'est comme le Cric ...

GEORGES : Le cric ?

VOLPATTE : Ouais l' cric, la gnôle ! On a droit qu'on nous en distribue aux tranchées, vu qu' ça a été voté que' qu' part, j' sais pas quand, ni où, mais j' le sais ! Et d' puis trois jours qu'on est ici, v' là trois jours qu'on nous en sert au bout d'une fourche.

Léopold arrive...

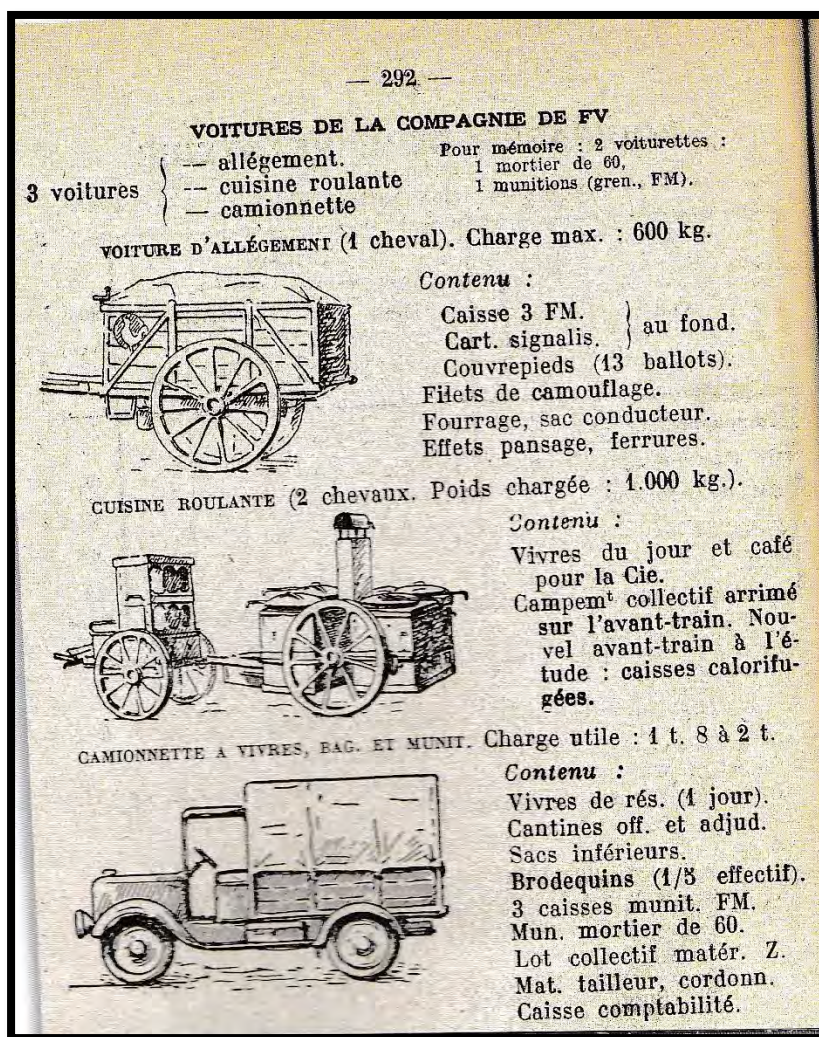
GEORGES : Ah ! v'là la bectante VOLPATTE : Il n'est qu' temps !

Léopold dépose des bouteillons, un bidon à pétrole, deux seaux de toile et une brochette de boules traversées par un bâton.

GEORGES Alors qu'est-ce qu' y a à becqu' ter ?

LÉOPOLD Tout est là. Les gars de corvée l'on déposé pour nous à l'entrée du boyau. Parait qu' y en a, tout partout, du populo ! C'est un fourbi pour passer. A des moments, faut s' déguiser en feuille de papier à cigarette, qu'i' s ont dit ...

VOLPATTE : Nom de Dieu ! Et l' pinard ? Viens voir par ici, Georges ! Ça, ça dépasse tout ! V'là qu'on s' bombe el pinard !



Comment approvisionne-t-on en nourriture et en boissons les soldats dans les tranchées ? La compagnie de fantassins possède des voitures réglementaires pour apporter les vivres au front, pour le transport des blessés et les bagages.

La **roulante** où les cuisiniers préparent les repas occupe une place majeure dans le dispositif. Légèrement en arrière de la ligne de front la roulante est dotée d'un foyer pour cuire les viandes.



L'arrivée du « Rata » au ravin Saint-Jacques dans la région de Verdun, en février 1916, ces soldats du 24^e RI se massent autour de la « roulante », la cuisine mobile qui permettait d'acheminer de la nourriture chaude dans les tranchées. Les cuistots, souvent critiqués en raison de la qualité du « rata » risquaient leurs vies, autant que les combattants au front.

D'après Géo-Histoire, *La première Guerre mondiale, 2^{ème} partie 1914-1918, Au cœur des grandes batailles*, Paris, 2014, p.51

Les difficultés pour s'alimenter sont soulignées dans la correspondance des poilus.
Un exemple

Salmagne, 17 septembre 1916

Ma chère maman,

Pas de ravitaillement. On est dans une boue faite d'eau, de terre et de cadavres putréfiés. Les blessés ne peuvent pas s'évacuer. Bref, c'est la pagaille, le désordre, la mélasse ! Je préfère te dire franchement la

chose. Aussi aujourd'hui je viens d'acheter pour 8 francs de boîtes de conserve: thon, saumon, beurre afin d'avoir à manger et de ne pas renouveler les tourments de la Champagne. C'est le général Nivelle qui commande ici. La compagnie achète pour les hommes du chocolat et des nourritures constipantes pour combattre la faim et aussi pour éviter aux hommes d'aller au cabinet car on ne peut pas remuer pour rien faire. Voilà les beautés de la guerre.

Je t'embrasse bien fort

6 novembre 1916

Ma chère maman,

Toi qui parle de la vie chère, je te verrais bien mal ici. C'est honteux, épouvantable. Tas de cochons que ces paysans et commerçants !

1 œuf ; 5 sous

Les saucisses : 8 francs le kilo.

Une oie 16 francs.

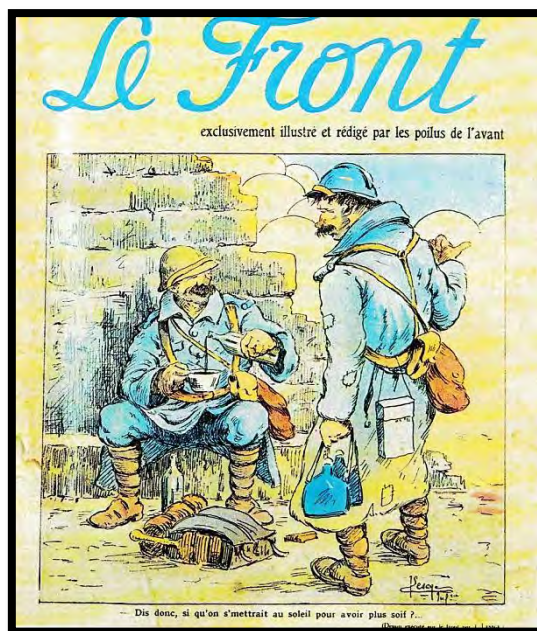
Une boîte de cirage: 5 sous, etc.

Grosses caresses

Raoul Battarel

D'après Jean-Pierre Guéno, *Les Poilus, lettres et témoignages des Français dans la Grande Guerre, 1914-1918*, Les arènes, Paris, 2013, p. 85.

Boire : le Père Pinard



Dans les tranchées, « Père Pinard », « Saint Pinard » occupe une place importante avec la gnole, l'alcool en général... Ensembles ils permettent de dormir, de lutter contre le froid, la fatigue, l'odeur, mais aussi la peur, l'angoisse. Pour sortir de la tranchée, les soldats sont « chargés », c'est-à-dire qu'ils ont bu une certaine quantité d'alcool.

Le code des artilleurs :

Un 75 (nom du canon de 75) = un canon

Un 10 : une chopine

Un 121 court : un litre de vin pur

Un 120 long : un litre de vin mouillé (avec de l'eau).

On écrit même des chansons sur le pinard.

Extrait de l'Ode au pinard

*Salut pinard, vrai sang d'la Terre
Tu réchauffe, tu rafraîchis,
Grand Elixir du militaire !
Plus ça va, et plus j'réfléchis
Qu'si tu n'existais pas, en somme
Il aurait fallu t'inventer :
« y'a pus d'pinard, y'apus d'bonhommes ! »
C'est l'nouveau cri d'humanité...
T'es à la foi plaisir et r'mède,
Et quand t'es là, on s'sent veinard ;
Tu nous consol'et tu nous aides :*

Les quantités consommées sont considérables : en 1914 les vigneronns du Sud de la France offrent 200 000 hectolitres de vin, la Normandie et la Bretagne leur cidre... En 1916, 6 millions d'hectolitres de vin, 12 millions en 1917.

Officiellement le « quart du soldat » passe de 50 centilitres (1/2 litre) à 75 centilitres (3/4 de litre par jour). Le gouvernement en 1917 s'inquiète du ravitaillement en vin.

En septembre 1917, la commission des boissons qui rend son rapport au Sénat s'inquiète de l'insuffisance du ravitaillement en vin des troupes.

« Nous avons hâte d'arriver au second objet de ce rapport, l'insuffisance du ravitaillement des troupes en vin — la crise du pinard —sinon généralisée (ce que nous ne sommes point en mesure d'affirmer) mais du moins certaine dans les secteurs où les troupes fournissent l'effort soutenu du combat.

« Donnez-nous du vin » telle est la demande énergiquement formulée par les chefs-officiers généraux et autres, qu'il nous a été donné d'interroger, sur les besoins alimentaires de leurs unités. La distribution régulière, et d'ailleurs très régulièrement opérée de 0,50 centilitres par homme et par jour, est considérée comme suffisante. (...) Les chefs les plus soucieux de réprimer l'abus et l'ivrognerie n'hésitent pas à déclarer que le troupier doit pouvoir consommer un litre de vin dans sa journée, que cette quantité est nécessaire à son hygiène et à son bien-être, partant, à la résistance physique et morale dont il n'a cessé de montrer un si bel exemple. »

Rapport de la commission des boissons.

-Dormir



Dans la paroi de la tranchée, des abris rudimentaires ont été creusés. Etayés et renforcés par quelques sacs de sable, ils offrent une protection minimale à ces soldats (britanniques). L'alarme peut intervenir à tout moment, le casque reste à portée de main.

Après les travaux de terrassement pour maintenir en état les positions, une garde de nuit ou une éprouvante montée en ligne, les poilus prennent quelques heures de repos.

Un témoignage

Les carnets de guerre de Louis Barthas, tonnelier, 1914-1918. La Découverte et Syros, Paris, 1997, p.133.

« Comme on se plaignait de n'avoir pas d'abris pour dormir, Caminade, goguenard, nous dit : « Mes petits, ici les nuits ne sont pas faites pour rêver ou dormir ; j'ai déjà reçu des ordres pour envoyer toute la compagnie travailler chaque nuit. » Caminade s'en moquait : à

l'extrémité du chemin, il y avait un bon abri pour lui où il pourrait roupiller à son aise.

C'est ce qu'on appelait être au repos, et chaque nuit à travers les tirs de barrage nous allions avec des pics et des pelles réparer aux boyaux les dégâts causés dans le jour par les obus, travail de forçat qui s'accomplissait en maugréant mais qu'il fallait faire pourtant. A tout prix les boyaux d'accès aux premières lignes devaient être maintenus en état pour qu'on puisse ravitailler, évacuer les blessés, opérer les relèves. Pour nous encourager, on nous disait que nous allions partir pour l'arrière pour nous reformer et nous reposer, mais encore une fois on nous trompait, et le 11 juin à nuit close il fallut reprendre le chemin du sinistre Fond de Buval.

Cette fois, on nous plaça à quelques centaines de mètres plus à gauche vers Angres ; nous ne gagnions pas grand-chose au change. Nous étions dans le même enfer. La nuit, on restait par escouades à des petits postes ; le jour, vu la violence des bombardements, on ne laissait que quelques sentinelles à la première ligne et chaque escouade se terrait comme elle pouvait, fuyant les bombardements comme des bêtes traquées. »

-écrire, penser

Sous les auspices d'Hermès ou de Mercure, on écrit énormément sur le front. On écrit tous les jours, parfois plusieurs lettres. Au total, plus d'un milliard de lettres ! Sur un bout de papier ou dans un carnet dont on déchire la feuille, sur les cartes postales spécialement mises à la disposition des soldats, on écrit à sa femme, à ses enfants, à ses parents Mais le courrier est censuré aussi...

Lettre de Jules Druésne à sa femme Cécile⁷.

(...) Nous sommes bien placés ici pour les démolir et les empêcher de passer la Meurthe. J'ai répondu à Robert, naturellement je ne puis lui donner tous les détails puisque les enveloppes doivent être ouvertes et que l'on n'hésiterait pas à m'envoyer au conseil de guerre si j'enfreignais aux ordres donnés. C'est d'ailleurs long et difficile à expliquer que l'on soit obligé de sacrifier des localités françaises pour permettre de mettre à l'abri l'existence des soldats. Et cependant c'est logique; ils sont tellement maladroits avec leur artillerie que vraiment ce serait trop bête d'aller au-devant comme on vient de le faire. Il vaut mieux les attendre. Malheureusement je crains que nous ne soyons pas compris des populations. [...I Combien, après cette épreuve, allons-nous être heureux! je t'embrasse Chérie avec Loulou, ne t'inquiète pas à mon sujet sois forte et partage mon espoir inaltérable. on commence à dire que le 37e et le 4e bataillon des chasseurs ont bien mérité du pays.
Ton Jules

Lettre du général de Castelnau à Cécile Druésne

Le 15 mars 1915

Madame,

J'ai appris avec la plus vive émotion la mort de mon ami le lieutenant Druésne. je vous plains de toute mon âme et je pleure avec vous l'homme si généreusement dévoué qui a été votre cher mari. Nous avons vécu la même vie pendant plusieurs années, vous le savez et dans ce commerce de tous les jours j'avais pu apprécier la délicatesse de ses sentiments, la richesse de sa nature ardente, profondément honnête et portée Lomme d'instinct vers le bien. C'était une âme d'élite, un vrai et noble fils de cette terre de France pour laquelle il a consenti le sacrifice de sa vie, la cruelle séparation dont vous souffrez si cruellement et si légitimement. Que la certitude de le retrouver là-haut au Ciel qui lui a déjà ouvert ses portes soit votre consolation. Que vos enfants soient à l'image vivante de leur père dont ils étaient la constante pensée. Et que leur tendresse soit un allègement à votre deuil.

CASTELNAU

⁷ Extrait de Jean-Pierre Guéno, *Les Poilus, lettres et témoignages des Français dans la Grande Guerre (1914-1918)*, Librio, éditions les Arènes, 2013, p.

Jules-Ernest Edmond Druésne a 48 ans en 1914. Cet adjudant, militaire de carrière et jeune retraité de l'armée en 1912, est rappelé sous les drapeaux en 1914. Il participe à la bataille de Morhange, en tant que porte-drapeau de son régiment. Le lieutenant Druésne survit au massacre de Morhange, mais pas à la bataille des Flandres qui commence en octobre. Il meurt à Bixschoote le 22 décembre 1914, laissant sa femme Cécile, son fils Gustave, âgé de 14 ans, et son autre fils, Robert, combattant en tant que médecin dans les tranchées. Le général de Castelnau, qui dirige la 2^{ème} armée et dont Jules a été le secrétaire en 1901, écrit personnellement à sa veuve pour évoquer sa tristesse à la mort de son compagnon.

Dans la pièce

Tableau 8

Adèle seule

Une lettre ... nouvelles de Gustave ...

Ma chère femme bien aimée, mon Adèle,

Les jours passent mais tous se ressemblent dans l'horreur, pour moi et tous les gars qui sont là.

Tout à l'heure, on a traversé Meaux et pris la route de Soissons. Comment te décrire ce carnage, quels mots pour te dire ce que je viens de voir encore aujourd'hui : des cadavres allemands sur le bord de la route, dans les ravins, les champs, des cadavres noirâtres, verdâtres, décomposés, autour desquels bourdonnent des essaims de mouches, des cadavres d'hommes qui ont gardé des pauses étranges, les genoux pliés en l'air ou le bras appuyé au talus de la tranchée et les cadavres de chevaux ... C'est plus douloureux peut-être encore que les cadavres d'hommes avec leurs entrailles répandues sur le sol.

Maurice m'a dit qu' c'est quasi de la chair humaine. C'est comme nous ces bêtes là, c'est sans malice, comme nous. Des galériens de cette vie de misère. On n' peut pas dire qu'elles ont fait du mal, ni qu'elles étaient embusquées Pendant que ces salauds d' l'autorité s'engraissent de nos malheurs. J' me suis rappelé d' « Vanille », quand j'étais dans la carriole auprès du pépé... Le bon trot qu'elle avait, sacrée bonne bête, sa crinière au vent. J'ai fermé les

j'ai revu la petite route, longeant la rivière. Pourquoi j'ai pensé à ça dans yeux et ce décor de mort, je ne sais pas trop, mais, bon Dieu, j'ai pleuré comme un gamin.

As-tu vu la Marthe ces jours ci ? On a appris que ses deux aînés allaient être démobilisés, cause qu'ils ont payé leur dû dans la famille eu égard à la mort du Joseph et du Clément qu'a pas réussi à sauver son frère... Ça restera toujours dans ma mémoire ça, même si j' m'en tire de c' merdier... Quelle pitié !... Voir les copains tomber, en attendant son tour, et ramasser, comme ça, les cadavres, qui sont pas toujours du jour - c'est sûr, c'est pas comme le pain du boulanger ! J'en rêve des fois, la nuit, quand j' peux dormir, j' vois des yeux exglobités, des bouches tordues qui montrent les dents, comme si les cadavres souriaient en grimaçant.

Je t'écris tout ça mais c'est pas pour te faire mal, c'est tant de désolation de voir toute cette pitié, ces champs de ruines abandonnés, fallait qu' j'en parle à quelqu'un et c'est toi, ma bien aimée femme, à qui j'ai envie de parler et aussi de te tenir dans mes bras. Je voudrais tant être contre toi, sentir la chaleur de ton corps et la douceur de ta peau de velours, au lieu d' ça, j' suis là, au milieu de rien, dans la gadoue. Y fait bientôt nuit, on entend nos batteries qui donnent, y vont pas tarder à nous amener la tambouille, c'est pas très ragoûtant mais on a le pinard pour faire passer ça et la gnôle, presque à volonté. Tu sais y vaut mieux s'endormir saoul si on veut fermer l'œil, pace que sinon, on peut pas s'arrêter d' penser qu'on va pas s'en soi-tir, qu'on est cuits, qu'on r'verra pas nos familles, qu'on mourra comme des rats dans des trous d'égouts, sans qu' personne viennent nous trouver, et qu'on sera enterrés sur place sans les égards dus aux morts, ça m' glace le dos rien qu'en l'écrivant.

Y a un poilu qui vient d'arriver avec la croûte, passe dire bonjour à la Marthe et dis lui bonjour de ma part, profite aussi de faire le détour par chez les parents pour leur y donner des nouvelles, ça leur fra plaisir de savoir qu' j' suis pas mort, j' leur écrirai un d' ces jours aussi si j' suis toujours de c' monde.

T'inquiète pas trop non plus, j' suis nourri, logé et même blanchi, mais ici c'est blanchi à la craie ! J'espère que ça t'fra rigoler un p'tit peu, après toutes les horreurs que j' t'ai écrit.

Avec les copains on essaie aussi d' rigoler un peu d' nos blagues, mais l' cœur n'y est pas toujours, j' suis bien obligé de l' reconnaître.

Espère en mon retour.

Ton Gustave qui t'aime pour la vie.

La correspondance occupe une place majeure dans la première Guerre mondiale, c'est le lien entre le front et l'arrière, c'est le lien entre les hommes et les femmes. Si faute de pouvoir tout dire, cette correspondance rend compte de la vie du front et des conseils que les poilus prodiguent à leur famille, à leur femme et enfants.

Suipe (Marne), le 26 août 1914

VAILLAGOU Martin à ses deux fils Maurice et Raymond Mes chers petits,

Du champ de dévastation où nous sommes je vous envoie ce bout de papier avec quelques lignes que vous ne pouvez encore comprendre. Lorsque je serais revenu je vous en expliquerai la signification. Mais si le hasard voulait que nous ne puissions les voir ensemble vous conserverez ce bout de papier comme une précieuse relique; vous obéirez et vous soulagerez de tous vos efforts votre maman pour qu'elle puisse vous élever et vous instruire jusqu'à ce que vous puissiez vous instruire vous-mêmes pour comprendre ce que j'écris sur ce bout de papier. Vous travaillerez toujours à faire l'impossible pour maintenir la paix et éviter à tout prix cette horrible chose qu'est la guerre. Ah! la guerre quelle horreur! villages incendiés animaux périssant dans les flammes. Êtres humains déchiquetés par la mitraille : tout cela est horrible. jusqu'à présent les hommes n'ont appris qu'à détruire ce qu'ils avaient créé et à se déchirer mutuellement. Travaillez, vous, mes enfants, avec acharnement à créer la prospérité et la fraternité de l'univers. je compte sur vous et vous dis au revoir probablement sans tarder

Votre père qui du front de bataille vous embrasse avec effusion.

. Martin VAILLAGOU, soldat au 131e territorial, 5e compagnie.

Pistes de travail

La correspondance de guerre peut servir de support à des activités en classe. Il est possible de proposer un exercice d'invention » sous forme de rédaction des lettres.

- une lettre d'un poilu à sa femme ;
- une lettre d'un poilu à son fils lors de la rentrée scolaire ;
- une lettre d'une fiancée à son promis ;
- une lettre d'un grand-père à son petit-fils engagé volontaire.

On peut aussi envisager des correspondances plus liées au conflit :

- lettre sur le modèle de celle du général de Castelnau ;
 - lettre d'un soldat français prisonnier en Allemagne ;
 - lettre d'un soldat blessé hospitalisé à l'arrière ;
 - lettre d'un soldat de l'armée d'Orient stationnée à Salonique ;
 - lettre d'un condamné à mort suite aux mutineries de mai 1917 ;
- Autres possibilités...

-Ecrire la guerre

La guerre, les carnets, les correspondances vont alimenter une abondante littérature faite de témoignages et de récits... Cendrars, Genevois, Barbusse, Dorgelès et tant d'autres

feront le récit de « leur guerre » ; d'autres comme Jules Romain⁸ inscriront la guerre dans de grandes sagas.

Parmi eux, Henri Barbusse occupe une place de choix avec son livre *Le feu*, prix Goncourt, 1916..



« Henri Barbusse est un auteur relativement obscur lorsqu'il se porte volontaire pour le service militaire actif en août 1914 : il est alors âgé de 41 ans. Il arrive au front en décembre. Au bout de dix mois de service sur le front, il est affecté à des tâches non combattantes auprès de l'état-major du 21e corps d'armée. C'est là qu'il commence à écrire un roman-feuilleton s'inspirant de son expérience. Barbusse a pour ambition de modifier les relations entre l'expérience du front et l'écrit. Il combine le « réalisme » de descriptions particulièrement crues de la mort, des mutilations et de la putréfaction, et une grille idéologique qui permet de comprendre, donc de poursuivre, la guerre. D'une querelle entre États-nations capitalistes, la guerre doit devenir une croisade pour le socialisme international, affirme-t-il. L'auteur fait preuve sans aucun doute d'un grand talent littéraire, dont les effets continuent aujourd'hui encore d'attirer et de fasciner les

lecteurs. Mais son travail tire avant tout sa légitimité de son statut d'« écrivain-combattant ». Il a réellement combattu dans les tranchées, il parle d'expérience. Ses écrits ne relèvent pas de la « littérature du temps de guerre », mais de la « littérature de guerre ». En décembre 1916, peu après la parution du feuilleton en août, Flammarion publie *Le feu* en volume. En deux ans, 300 000 exemplaires sont écoulés. A ce jour, il reste le roman français de la Grande Guerre le plus vendu. »

D'après Le « Larousse de la Grande Guerre » sous la direction de Bruno Cabanes et Anne Duménil, Paris, 2007, p.224-225.

Pistes de travail

Choisir deux récits, l'un chez un témoin qui relate dans ses carnets (comme Louis Barthas) et un extrait d'un roman qui raconte un fait de guerre.

Comparez les deux approches entre mémoire et fiction.

⁸ Exemple : *Prélude à Verdun* est le quinzième volume de la suite romanesque écrite par Jules Romains, *Les Hommes de bonne volonté*, publié en 1938.

-l'attaque, la blessure, la mort

-l'assaut

Qu'est qu'un assaut durant la Grande Guerre ?

En août 1914, l'assaut consiste à marcher vers l'ennemi, baïonnette au canon. Dans la plaine, à l'orée d'un bois ou dans les rues d'une ville, l'assaut se transforme souvent en « massacre » d'un côté ou de l'autre. D'où l'hécatombe - plus de 20 000 morts et disparus – le 22 août durant la bataille des frontières.



De 1915 à 1918 l'assaut consiste à sortir de la tranchée après un bombardement des lignes ennemies. L'assaut consiste à prendre les tranchées de première, seconde ligne puis d'avancer de quelques centaines de mètres ou de quelques kilomètres. Ce n'est qu'en 1918 que l'assaut, souvent à l'abri des chars, se transforme en percée qui oblige l'ennemi à une retraite.



Dans ses carnets Louis Barthas montre bien comment se déroulent les assauts à partir des tranchées en 1917.

« Une offensive combinée avec une division qui devait opérer sur notre droite était fixée au 30 avril, à sept heures du matin -, elle fut retardée à midi quarante-cinq minutes. Dans la matinée, notre colonel Robert se trouvant devant l'entrée de son abri fut mortellement blessé à la tête par un éclat d'obus et expira le jour même à l'ambulance. Cette mort causa une vive émotion dans le régiment mais, en ce moment, dans une telle fournaise, on n'avait guère le temps d-, s'attendrir, chacun était trop inquiet sur son propre sort.

Donc à l'heure dite le 296^e régiment se porta vivement en avant et presque sans résistance atteignit en un instant la troisième ligne de tranchées allemandes, mais soit que les occupants des tranchées eussent été massacrés par notre artillerie ou qu'ils se soient esquivés on ne fit qu'une centaine de prisonniers réfugiés dans les abris les plus solides.

On aurait pu progresser davantage mais à notre droite le 47^e régiment était arrêté par les mitrailleuses d'un fortin qui ne put être pris que quelques jours après.

Le lendemain 1^{er} mai, les Allemands contre-attaquèrent plusieurs fois précédés par des groupes de grenadiers. Il fallut lâcher du terrain et il arriva un moment où les munitions vinrent à nous manquer.

Les Allemands progressaient toujours, capturant quelques fractions isolées. La situation devenait grave, en cette circonstance le lieutenant Guillot commandant la 13^e compagnie fit preuve d'un sang-froid et d'un courage presque surhumains.

Au milieu du désarroi général il prit le commandement des unités qu'il put avoir sous la main et en manches de chemise, un fusil à la main en tête des hommes qu'il électrisait il chargea les Allemands les ramenant chaque fois dans leurs positions.

Finalement nous restâmes maîtres des deux premières lignes ennemies et les positions réciproques se fixèrent là définitivement. A la gauche du mont Cornillet le 296^e régiment avait reculé ou avancé, comme on voudra, la frontière française de cinq cents mètres.

Nos généraux devaient être satisfaits. Qu'importait le chiffre des pertes humaines, ce qui comptait c'était de pouvoir alimenter les communiqués, de maintenir comme ils disaient l'activité du front, d'épater ces bonnes pâtes de patriotes civils de l'arrière par le récit de nos exploits ; avoir fait reculer les Allemands de quelques hectomètres c'était suffisant, héroïque, mirobolant, c'était une grande victoire ; en réalité c'était un massacre inutile. Ah ! quelle âme de bourreau il faut avoir pour être général, ordonner de telles tueries pour rien, pour l'amour-propre des grands chefs, pour un prétendu orgueil national. »

Louis Barthas, *op. cité*, p.462-463.

-la blessure

Dans la pièce

Tableau 9

Volpatte blessé

GEORGES : Mais ta blessure, Vieux frère?

VOLPATTE : C'est aux oreilles. Une marmite, mon 'ieux, qui a pété comme qui dirait là. Ma tête a passé, j' peux dire, ent' les éclats, mais tout juste, rasibus, et les esgourdes ont pris ...

LÉOPOLD : Si tu voyais ça, c' n'est pas propre, ces deux oreilles qui pendent. On avait nos deux paquets de pansement et les blancs nous en ont encore balancé un. Ça fait trois pansements qu'il a enroulés autour de la bouillotte. GEORGES : Allez donnez-moi vos affaires.

VOLPATTE : ... C'est la bonne blessure, mon 'ieux, j' vas être évacué, y a pas à tortiller. ... On va m'attacher une étiquette rouge à la capote et m'ram'ner à l'arrière. J' s'rai conduit, à c' coup, par un type bien poli qui m' dira : « C'est par ici, pis tourne par là ...

Ah, mon pauvre vieux ! » Pis l'ambulance, pis l'sanitaire avec des chatteries, des dames de la CroixRouge tout le long du chemin comme elles ont fait au Jules Crapelet, pis l'hôpital de l'intérieur. Des lits avec des draps blancs, un poêle qui ronfle au milieu des hommes, de gens qui sont faits pour s'occuper d' nous et qu'on regarde y faire, des savates réglementaires, mon ieux, et une table de nuit : du meuble quoi ! Et dans les grands hôpitals, c'est là qu'on est bien logé comme nourriture ! J'y prendrai des bons repas, j'y prendrai des bains; j'y prendrai tout c' que j' trouverai. Et des douceurs sans qu'on soit obligé pour en profiter, de s' battre avec les autres et de s' démerder jusqu'au sang. J'aurai sur le drap mes deux mains qui n'ficheront rien, comme des choses de luxe -comme des joujoux, quoi ! et, d' ssous l' drap, les pattes chauffées à blanc du haut en bas et les arpions élargis en bouquets de violettes ...



« Au tout début de la guerre, il était dans les habitudes des cadres de l'armée de désigner comme brancardier des hommes incapables de se battre. Mais ils comprirent rapidement que c'était l'inverse qu'il fallait faire. Parce que ces gars-là agissaient en dehors de tout contrôle, que leur rendement était subordonné à leur

dévouement, sans aucun repos ni de jour ni de nuit. Et les brancardiers furent alors sélectionnés parmi les meilleurs éléments – résistance physique et morale, esprit de devoir.

Cette scène pénible du transport du blessé dans la toile de tente, image caractéristique de la guerre, vous la trouverez dans la première cour du Val-de-Grâce, à Paris. Elle est l'œuvre d'un de mes brancardiers qui fut blessé dans le ravin de la Houyette alors que je me trouvais à ses côtés. Il s'appelait Gaston Broquet. Quant au système de la toile de tente, on a bien essayé de le perfectionner, mais on n'y est pas parvenu.(...)

30 avril, poste de secours de Marie-Thérèse. Tout notre secteur est pris brusquement sous les feux d'une attaque. Nous sommes bombardés par l'artillerie, autant française qu'allemande. Les 75, en bombardant les positions allemandes, nous sifflent au-dessus de la tête presque à nous frôler, puis les 155 entrent dans l'action. Les Allemands ripostent et nous arrosent tout aussi copieusement. Dans l'abri, nous sommes sérieusement secoués. Qui a déclenché l'attaque, les Français ou les Allemands ?

Nous n'en savons rien, mais depuis deux heures, dans le poste de secours, les blessés affluent. Nous travaillons sans manger ni dormir, et sans avoir le temps de faire de pronostics ou de penser à la stratégie. Dans l'après-midi, une dizaine de blessés très graves peuvent être évacués immédiatement grâce au concours des musiciens et des brancardiers divisionnaires. Vers onze heures du soir, tout rentre dans l'ordre.

Peu après minuit, nous sommes réveillés par un planton envoyé par le capitaine Cros, qui commande la 5e compagnie. Il me remet un mot qui dit ceci :

« Docteur, j'ai dans mon poste de commandement un sous-officier qui a été pris dans l'éclatement d'un 210 et projeté en l'air. Il est retombé à moitié nu. Il est fou furieux.

Il menace de nous tuer tous. Nous ne pouvons pas dans cet état le faire transporter par des brancardiers. Que faut-il que nous fassions ? »

J'ai compris. J'emporte dans ma musette de quoi faire une piqûre et quelques ampoules, et je pars avec Bitsch et Couchot. Heureusement que le calme est revenu dans la tranchée, car nous avons au moins cent mètres à faire. Arrivés sans dommage devant le PC, nous sommes accueillis par le capitaine Cros qui nous attend dehors, avec sa compagnie.

Son réduit est occupé par ce seul sergent devenu fou, que ses hommes ont réussi à ligoter à un rondin. Les yeux exorbités, il profère des menaces et bave, secoué de mouvements convulsifs. Il a été à moitié déshabillé par l'explosion. On ne peut pas le transporter dans ces conditions-là. Je décide de lui faire une piqûre. »

Extrait de Louis Maufrais, *j'étais médecin dans les tranchées*, 2 août 1914-14 juillet 1919, Robert Laffont, Paris, 2008. P.92-93.



Une tranchée allemande prise à la baïonnette par l'infanterie française.

-les morts

Dans la pièce
Tableau

VOLPATTE Au commencement, je trouvais drôle quand j'entendais désirer la « bonne blessure » Mais tout de même, quoi qu'on puisse dire, tout de même, j' comprends maintenant qu' c'est la seule chose qu'un pauvre soldat puisse espérer.

LÉOPOLD Et pour les autres, d'ici ? Parait qu' ça s'est mal passé. *GEORGES* Eh oui, ça à été affreux... Barbier a été tué.

LÉOPOLD : Barbier !

GEORGES : Il avait le dessus du dos enlevé par l'obus, et comme coupé par un rasoir. On a passé la nuit à cavalier dans la tranchée, d'un sens à l'autre, pour les rafales. Le petit Godefroy, milieu du corps emporté; il s'est vidé d' sang sur place, comme un baquet qu'on renverse : petit comme il était, c'est pas croyable tout le sang qu'il avait, il a fait un ruisseau d'au moins cinquante mètres dans la tranchée. Moi, j'étais de garde avec eux.

Dossier pédagogique

Mais quand c' t'obus est tombé, j'étais allé dans la tranchée demander l'heure. J'ai retrouvé mon fusil, qu' j'avais laissé à ma place, plié en deux, comme avec une main, l' canon en tire-bouchon et la moitié du fût en sciure. ... Ça sentait le sang à vous soulever le cœur.

VOLPATTE : Et Morin, t'as des nouvelles ?

GEORGES : Lui, c'était le lendemain matin, hier donc, dans la guitoune qu'une marmite a fait s'écrouler. Il était couché et sa poitrine a été défoncée. Y'avait aussi Vigile avec lui. Lui, son corps n'avait rien, mais sa tête s'est trouvée complètement aplatie, aplatie comme une galette, et énorme : comme ça. A le voir étendu sur le sol, noir changé de foïme, on aurait dit que c'était son ombre, l'ombre qu'on a que'qu' fois par terre quand on marche la nuit au falot.

VOLPATTE : Tore des chics vieux amis en moins, mon vieux !

Que faire des morts ?



Le Souvenir Français, une association se charge des corps des soldats morts ; à proximité des zones de combat elle se charge de rendre les honneurs et signifier la tombe provisoire du poilu.

Site :

<http://www.souvenir-francais.fr/index.php?page=HISTORIQUE>

[Ces minutes sont les dernières de la vie pour beaucoup d'entre nous. Nous redoutons, en nous regardant, de deviner déjà les sacrifices.] (Gabriel CHEVALLIER)

La guerre amène une désorganisation des comités, car un bon nombre des adhérents sont mobilisés. Assez rapidement, toutefois, des femmes et des hommes plus âgés viennent assurer la relève. L'action du SOUVENIR FRANÇAIS se diversifie alors, tant il est clair qu'il est nécessaire d'apporter un soutien moral aux blessés soignés dans les hôpitaux et une aide aux familles touchées par la disparition de l'un des leurs. Ce n'est pas pour autant qu'il faut abandonner tous les soldats décédés dans les hôpitaux de l'intérieur ; les membres de l'association s'efforcent, lorsque les familles sont absentes, d'accompagner leur enterrement, et de veiller sur leurs sépultures.

Localement, les besoins étant immenses, de nombreuses associations se créent poursuivant des buts similaires. Sous l'impulsion du conseil d'administration du SOUVENIR FRANÇAIS, et notamment de Monsieur Xavier NIESSEN, les 43 nouveaux comités qui ont été créés depuis le début de la guerre et les adhérents dispersés collaborent avec elles et les fédèrent.

Ainsi, l'association " La Cocarde du souvenir " qui s'est donnée pour mission de placer sur les tombes dispersées des champs de bataille l'inscription des noms et une cocarde tricolore s'est associée au SOUVENIR FRANÇAIS.

Outre l'organisation des premiers cimetières nationaux et carrés militaires - 200 pour la seule année 1914 - le SOUVENIR FRANÇAIS s'efforce d'organiser des cérémonies patriotiques et de mémoire et d'ériger stèles et monuments commémoratifs.

Le SOUVENIR FRANÇAIS poursuit ainsi son action jusqu'après la victoire, mais l'association qui avait déjà la charge de 88.000 tombes de 1870, ne pouvait à elle seule s'occuper des tombes de 1.700.000 morts de la grande guerre.

-la camaraderie

Dans la pièce

Tableau 2

AU FRONT

Arrivée d'un bleu

VOLPATTE : Hé vieux ! R'garde c' qui nous envoie : d' la bleuzaille tout en longueur ... Alors, tête de piaf, c'est-y exprès pour monter aux tranchées que tu t'es fait prop' comme un sou neuf ? Et r'garde : il a même astiqué sa musette, l' grand garçon ! T'aurais p't-être pu t' planter un pt'tit drapeau su' l'caberlot et jouer de la trompette, si des fois t'avais peur que les Boches ne te repèrent pas assez ! ... J' dis pas ça pour toi. Toi, tu sais pas encore, mais c'est les autres enfifrés qui t'envoient ; faut croire qu'i' trouvent qu'on se fait pas assez viser comme ça !

LÉOPOLD : Tu n' vas pas déjà abrutir ce mec avec tes boniments, laisse-le au moins s' poser.

VOLPATTE : Allez, donne... il lui prend sa musette

La vache ! Qu'est-ce que tu as pu foutre là-dedans... T' y as mis des buches ?

GEORGES : C'est les cartouches qui pèsent. J'aime mieux les avoir à portée... Si d'un coup on était attaqué.

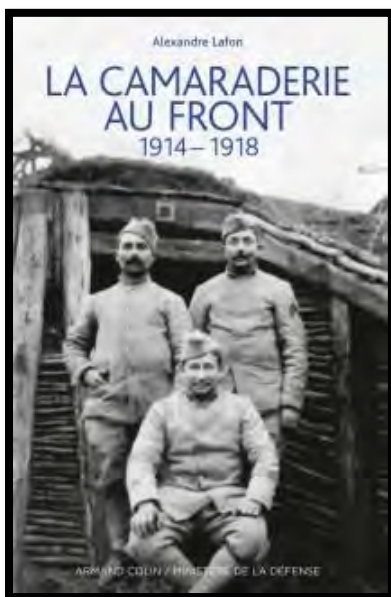
VOLPATTE : Attaqué ? ... Mais mon pauvre gars, tu n' crois 'core qu'on s' bat comme ça ! C'était bon les premiers temps, mais on se bat p'us maintenant, enfin p'us comme avant.

LÉOPOLD : Tu te battras p't'être pas, mais sûrement, que t'en baveras tout de même, t'inquiète, soldat !

VOLPATTE : Qu'est-ce qui fait l'autre outil, qui ne revient pas avec el Pinard. Pourvu qu'il soit pas fait poïrer au r'tour.

LÉOPOLD : C'est vrai que ça serait pourtant l' moment de boire le coup, pour fêter l'arrivée du nouveau !

La camaraderie va jouer un rôle majeur dans la Grande Guerre.



Les poilus, l'autorité militaire et les études historiques évoquent la « camaraderie » des hommes et leur solidarité comme un des ferments qui leur a permis de tenir face à la « brutalisation » de cette guerre.

Au front, où à partir de 1915 les régiments ne sont plus constitués de « gars du pays », mais de soldats venant de différents départements ce qui amène la création de tout un univers relationnel complexe se met en place à travers une triple identité : sociale, militaire et combattante. Qui est alors réellement le camarade ? Les écrivains et les auteurs de carnets évoquent une « fraternité des tranchées » qui sera reprise après la guerre.

Cette camaraderie qui se prolongera avec les mouvements d'« anciens combattants » s'est forgée durant

les longues périodes dans les tranchées, dans les gestes quotidiens et dans le combat⁹. Elle débouche parfois par des mariages par l'intermédiaire des « marraines de guerre ».

« Dans les tranchées, mon grand-père, natif de Paris, s'était fait un ami qui, le voyant seul et sans famille, le mit en relation avec une sœur de sa femme, célibataire, qui fut d'accord pour être sa « marraine ». L'ami l'emmena chez lui, à l'occasion d'une permission, et filleul et marraine se sont plu... »

En 1917, il fut très grièvement blessé au pied et la guerre fut finie pour lui, avec dix-huit mois d'hôpital, dont il sortit avec une jambe gauche appareillée et choisit de devenir cordonnier. Il ira alors dans le Midi, où il épousera sa marraine. Et comme le frère de celle-ci avait été tué, il le remplacera et terminera sa vie dans une petite ville de l'arrière-pays niçois. »

Témoignage de Laure G

Extrait de Jean-Louis Beaucarnot, *Nos familles dans la Grande Guerre*, Jean-Claude Lattès, Paris, 2013, p.104.

Cette camaraderie du « combat » se retrouve dans ces éphémères « fraternisations » de Noël ou du jour de l'An 1914-1915. Rapidement interdite par les autorités militaires cette fraternisation a donné lieu à quelques témoignages de chaque côté du front.



Le 24 décembre 1914

Chers Parents,

Nous sommes encore de retour des tranchées, nous allons faire réveillon au cantonnement, ce qui sera plus chouette. Pour notre Noël, nous avons reçu chacun un paquet. Dans chaque paquet, il y avait: une savonnette, une orange, du fil, une aiguille, une petite fiole de cognac, 2 bâtons de chocolat, un petit peigne, une brosse à moustache, ou une glace (et comme surprise, des calepins, des couteaux, une pipe, etc.) et 10 cigarettes chacun. C'était envoyé par les Écoles de Tours, avec un petit mot dedans, de Joyeux Noël et Bonne Année, et quelques mots d'encouragement. [...]

⁹ Antoine Prost, *Les anciens combattants et la société française (1914-1939)*, Presses de Sciences Po, Paris, 1977.

Hier, dans la tranchée, il s'est passé quelque chose qu'il faut vous dire. En face de nous, à 30 mètres, il y avait des Bavarois, à notre gauche les Prussiens, et à droite les Saxons. Les Bavarois sont très chics, car ils sont venus nous voir dans la tranchée; ils nous ont dit: «Vous Françouss, tirez pas, nous non plus.» Pendant 2 jours et 2 nuits, pas un coup de fusil. Puis moi avec le lieutenant, nous avons été chercher un journal bavarois; ils nous ont offert des cigares, des cigarettes; le Lieutenant leur a donné un paquet de Maryland et moi 2 bâtons de chocolat que j'avais touchés la veille; il a fallu leur serrer la main à tout prix, puis on a retourné dans notre local. Le lendemain matin, des fantassins des avant-postes ont pris le café ensemble avec l'avant-poste boche. Et ils disaient: « Se méfier, Prussiens dans le bois à gauche, tiré dessus avec mitrailleuse.» Je crois qu'ils vont faire réveillon ensemble. Ça, j'en suis sûr, car je l'ai vu de mes propres yeux; mais ça n'a pas été partout pareil et pas toujours. [...] Enfin voilà 2 mois que où nous sommes rendus les Boches sont las. [...] Que je voudrais être auprès de vous et vous embrasser bien fort, vous serrer dans mes bras tous. J'espère que ça viendra bientôt, j'espère. Je vous embrasse tous bien fort.

Henry VIDEAU

Henry Wouilhry de Videau a 21 ans en 1914. Ce fils de paysans vignerons originaire de Saint-Pierre-d'Oléron s'est engagé à La Rochelle dans un régiment de cavalerie en 1912. Il est blessé au bras en Alsace et meurt d'une embolie à l'hôpital de Belfort, le 12 juillet 1915, en laissant derrière lui un secret dont sa famille trop pauvre ne pourra pas assumer les conséquences. Henry avait eu un fils avec une jeune fille, devenue veuve sans jamais avoir connu la famille du père de son enfant.

-l'ennemi

La guerre inspire les artistes qui pour beaucoup d'entre eux collaborent à différents journaux, à la fois par des dessins réalistes comme ceux de *L'Illustration*, mais aussi dans des dessins patriotiques qui souvent se transforment en dessins de propagande ou en caricatures de l'ennemi. Ces dessins sont généralement liés à la figure de l'empereur Guillaume II et à l'actualité du déroulement du conflit. Elle est une source d'inspiration importante pour les artistes de cette période qui ont des sujets de prédilection. Tel le poilu, soldat héroïque entre tous qui occupe une place de choix dans le journal *La Baïonnette*. La haine de l'ennemi au fil de la guerre prend une importance croissante, comme les femmes, moquées à travers la mode mais dont on loue l'engagement en tant qu'infirmière ou munitionnette.

Dans les journaux, sur les affiches et les cartes postales les dessins de ces artistes se vendent et se diffusent d'une façon extraordinaire ; certains dépassant les 600 000 exemplaires. Ce succès se rencontre chez tous les belligérants.

Un exemple à analyser



Pistes de travail

- Analyser cette caricature de 1914.
- A quoi fait-elle référence ?
- Que signifie « Bravoure Allemande » ?



4° Les grandes questions

-nationalisme, patriotisme

« L'église avait aussi un rôle à jouer dans le maintien du moral des fidèles surtout pour faire accepter la disparition de l'être cher aux parents, aux veuves ou aux orphelins. Voici quelques extraits d'une allocution prononcée à la messe de Requiem célébrée, le 11 juillet 1916, en l'église Saint-Étienne de Caen, en l'honneur des soldats du Calvados "héroïques enfants de la petite patrie normande, morts pour la grande patrie française".

« I - Le Patriotisme

Le patriotisme n'est pas seulement un sentiment très doux et très profond de nos âmes, c'est en même temps un sentiment magnifique et somptueux qui enfante l'héroïsme, qui nous remplit de fierté et fait courir dans nos veines le frisson sacré de l'enthousiasme. C'est un instinct sans doute, inné chez tous les hommes de cœur, mais c'est Dieu qui l'a mis en nous comme tous les instincts généreux de notre nature, comme la piété filiale dont il est une forme élargie et splendide. Mais c'est aussi une vertu, c'est l'accomplissement d'un devoir religieux. Dieu lui-même nous fait un précepte d'aimer et de défendre notre pays, et, s'il le faut, jusqu'à la mort... Aussi, chez tous les peuples, les hommes de cœur ont-ils toujours aimé leur pays. Horace chantait : "Dulce et decorum est pro patria mori. Il est doux et il est beau de mourir pour sa patrie". Et vingt siècles de christianisme ont fait à cette parole d'un païen un glorieux écho.

II - La France

Mais combien ce devoir de dévouement est plus facile et plus doux, quand la patrie nous apparaît comme la plus aimable et la plus glorieuse de toutes, quand elle s'appelle la France ! Ah ! Elle est belle notre France, belle comme l'héroïne et la reine des nations ! Elle est belle d'une beauté royale avec le diadème de neige de ses puissantes montagnes, et la chevelure flottante de ses forêts, belle avec la robe d'or de ses moissons et le manteau de pourpre de ses vignes, belle avec l'écharpe d'argent de ses grands fleuves et la ceinture bleue des trois mers qui découpent harmonieusement ses rivages ! Terre aux horizons lumineux, terre du bon accueil et du sourire hospitalier, les étrangers veulent la voir avant de mourir et en font souvent la villégiature de leurs rêves et leur seconde patrie : elle est au dire de l'un d'eux, du hollandais Grotius, le plus beau des royaumes après celui du Ciel. Oui, elle est belle notre France, comme toutes les grandes idées qu'elle a propagées par le monde, belle comme la justice, belle comme l'honneur, belle comme la liberté. belle comme l'humanité, car c'est de tous ces rayons qu'est tissée son auréole.

III - Fierté patriotique

Aussi ses enfants sont fiers d'elle. Il en est qui la suivent d'un regard attentif et attendri à travers les étapes de son histoire, dans ses luttes éternelles contre la barbarie germanique depuis les Champs Catalauniques et Tolbiac jusqu'à Verdun, dans ses croisades contre la barbarie ottomane, digne alliée future des Teutons, et dans les beaux gestes de Dieu que son épée a multipliés sous tous les cieux : gesta Dei per Francos ! Il en est qui ne sont pas grands clercs, mais qui, sans s'inquiéter des grimoires, n'en sont pas moins fiers de se dire ses enfants. Ils savent qu'elle a une grande mission de justice, de bonté et de civilisation à remplir ici-bas, et que, par la main de ses héros, de ses génies et de ses saints, elle s'en est noblement acquittée. Ils sont conscients et heureux de

la partie qu'eux, les petits, les humbles, les ignorants, sont appelés à jouer dans cette mission en tenant un jour son épée. la noble épée qui jette de si glorieux éclairs de par le monde. Sans doute ils confondent souvent les plans, renversent les perspectives et brouillent les personnages et les dates dans une mêlée confuse qui n'a rien à voir avec l'histoire et la chronologie ; mais ce qu'ils ne perdent jamais de vue, ce qu'ils suivent avec passion, ce qu'ils acclament, c'est le principal personnage qui se dresse superbe, en haut relief, en pleine lumière, au premier plan du drame, la France, rien que la France, toujours la France ! »

Extrait de *La Basse-Normandie dans la première Guerre mondiale, 1914-1918*, Conseil régional de Basse-Normandie, 1999, p.98-99.

-Les fusillés pour l'exemple

« Entre le 2 août 1914 et le 11 novembre 1918, deux mille quatre cents poilus sont officiellement condamnés à mort. Parmi eux, six cents seront enfin de compte « fusillés pour l'exemple », dont quatre cent trente entre 1914 et 1915 et soixante-quinze en 1917. Les autres voient leur peine commuée : ils sont renvoyés en première ligne ou au bagne. Ces exécutions sont motivées par de multiples motifs: vol de poule, détournement de cadavres, refus d'obéissance, mutilation volontaire, désertion, abandon de poste devant l'ennemi, délit de lâcheté ou mutinerie. Parmi les fusillés pour l'exemple, quarante seront reconnus innocents et réhabilités après la guerre. Ces statistiques « officielles », non exhaustives, ne tiennent pas compte des exécutions sommaires relatées dans de nombreux témoignages. En 1914, elles concernent le plus souvent des comportements individuels; en 1917, des comportements collectifs. »



Un exemple :

Le lieutenant Henri Valentin Herduin se bat avec bravoure à la tête de sa compagnie qui subit 80 % de pertes. Il finit par se replier sur Verdun avec un autre lieutenant et les quarante survivants de deux bataillons décimés... On l'accuse à tort et sans jugement d'abandon de poste devant l'ennemi. Le 11 juin 1916, il est fusillé avec le lieutenant Milan dans le bois de Fleury, sur l'ordre d'un colonel criminel. Il commande lui-même le peloton d'exécution qui le fusille, et l'ordre de surseoir à l'exécution arrive alors que l'on vient de lui donner le coup de grâce.

Fleury, le 9 juin 1916

Ma petite femme adorée,

Notre division est fauchée, le régiment est anéanti; je viens de vivre cinq jours terribles, voyant la mort à chaque minute ; je te dirai cela plus tard... je reste le seul commandant de ma compagnie... je suis maintenant en arrière... Quatre jours sans boire ni manger et dans la boue des obus. Quel miracle que je sois encore là!...

11 juin 1916

Ma petite femme adorée,

Nous avons, comme je te l'ai dit, subi un échec, tout mon bataillon a été pris par les Boches, sauf moi et quelques hommes, et maintenant on me reproche d'en être sorti, j'ai eu tort de ne pas me laisser prendre également.

Maintenant, le colonel Bernard nous traite de lâches, les deux officiers qui restent, comme si, à trente ou quarante hommes, nous pouvions tenir comme huit cents.

Enfin, je subis mon sort, je n'ai aucune honte, mes camarades qui me connaissent savent que je n'étais pas un lâche. Mais avant de mourir, ma bonne Fernande, je pense à toi et à mon Luc.

Réclame ma pension, tu y as droit, j'ai ma conscience tranquille, je veux mourir en commandant le peloton d'exécution devant mes hommes qui pleurent.

Je t'embrasse pour la dernière fois, comme un fou:

CRIE, APRÈS MA MORT, CONTRE LA JUSTICE MILITAIRE, LES CHEFS CHERCHENT TOUJOURS DES RESPONSABLES; ILS EN TROUVENT POUR SE DÉGAGER.

Mon trésor adoré, je t'embrasse encore d'un gros baiser, en songeant à tout notre bonheur passé, j'embrasse mon fils aimé, qui n'aura pas à rougir de son père, qui avait fait tout son devoir.

De Saint-Roman m'assiste, dans mes derniers moments, j'ai vu l'abbé Heintz avant de mourir. Je vous embrasse tous. Toi encore, ainsi que mon Luc.

Dire que c'est la dernière fois que je t'écris. Oh! mon bel ange, sois courageuse, pense à moi, et je te donne mon dernier et éternel baiser.

Ma main est ferme, et je meurs la conscience tranquille. Adieu, je t'aime.

Je serai enterré au bois de Fleury, au nord de Verdun. De Saint-Roman pourra te donner tous les renseignements.

Henri HERDUIN

Extrait de Jean-Pierre Guéno, *op. cit.*, p.150-151.

Un exemple dans l'Orne

« Les fusillés de Souain. Auguste Gonsard (20 juin 1889-19 mars 1915)

Perthes-lès-Hurlus est attenant de Souain, là où le 10 mars 1915, les hommes de la 21e compagnie du 336e RI refusent de sortir de leur tranchée pour reprendre à la baïonnette un combat perdu d'avance. En conséquence, le 16 mars quatre caporaux sont condamnés à mort. Ils sont fusillés le 17, deux heures avant que n'arrivent les recours en grâce présidentielle. Il s'agit de Théophile Maupas, 40 ans, instituteur au Chefresne dans la Manche, Louis Lefoulon, 30 ans, cheminot à Caen, Louis Girard, 28 ans, horloger, originaire de Blainville, résidant à Paris, et Lucien Lechat, 23 ans, de Vitré, garçon de café.

Auguste Gonsard, dit «Léon», cultivateur, est natif et habitant de Préaux (Nocé), mobilisé au 104e RI. Il n'a que 25 ans. En mars 1915, sa famille apprend qu'il « a été tué par des balles françaises, fusillé pour abandon de poste ». Les parents ressentent la condamnation comme une injustice, une infamie, un déshonneur. Ils refusent de croire à la lâcheté de leur fils.

Blanche Maupas, la veuve de Théophile, soutenue par la Ligue des Droits de l'homme, créa le Comité Maupas qui deviendra en 1926 le «Comité national pour la réhabilitation des victimes de guerre». La Cour de Cassation rejeta le dossier en 1922 et 1926. Il faudra attendre 1934 pour que la Cour spéciale de justice juge l'affaire sur le fond et prononce la réhabilitation des quatre caporaux de

Souain. Un monument a été élevé en 1925 dans le cimetière de Sartilly (Manche), lieu de l'inhumation en 1923 de Théophile Maupas. Le 11, décembre 2007, un monument est élevé à Suippes.

L'événement a inspiré le film *Les sentiers de la gloire* de Stanley Kubrick (1957).

Voir : Nicolas Offenstadt, *Les fusillés de la grande Guerre et la mémoire collective (1914-1999)*, Éditions Odile Jacob, 1999, page 40. Le nom d'Auguste Gonsard est cité dans ce livre de référence.

Extrait de *Les ornais face au feu (1914-1918)*, Gérard Bourdin, revue *Le pays Bas-Normand*, n° 283-286, 2012, p.119.

-Les mutineries de 1917

« Avril 1917 Saison paradoxale, printemps morbide pour des hommes usés par des combats meurtriers et gagnés par un sentiment d'enfermement dans une guerre à perpétuité. Le bourrage de crâne de l'État ne fonctionne plus. La guerre ne paraît plus légitime, mais interminable et suicidaire. Des poilus dénoncent l'incompétence et le mépris de certains généraux. Dans ce contexte, l'offensive que le général Nivelle, surnommé «général Nivelleur», lance en avril au Chemin des Dames relève de la provocation. Elle fait cent quatorze mille morts et blessés parmi les soldats français. Face à l'entêtement de l'état-major qui souhaite poursuivre l'offensive à outrance, des mutineries éclatent. Elles constituent la forme extrême de désobéissance collective des soldats, dans laquelle l'influence de la révolution russe et de la propagande pacifiste ont également joué un rôle (...).

La Chanson de Craonne est connue pour être celles des mutins de 1917. Pourtant, c'est une valse d'amour composée en 1911 par le père de Jean Sablon, devenu un standard à succès. Les poilus reprennent et adaptent le refrain et les paroles à chaque coup de tabac, Lorette, Verdun... puis Craonne et le Chemin des Dames! Les diverses variantes de la chanson qui circulent sur le front en 1917 sont interdites par la censure militaire en raison de certaines paroles défaitistes, antimilitaristes et anticapitalistes.

La Chanson de Craonne, 1917

*C'est malheureux d'voir sur les Grands
Tous ces gros qui font leur foire
Si pour eux la vie est rose,
Pour nous c'est pas la mêm'chose.
Au lieu de s'cacher, tous ces embusqués
Fraient mieux d'monter aux tranchées
Pour défendr'leurs biens, car nous n'avons rien,
Nous autr's, les pauvr's puotins.
Tous les camarades sont enterrés là,
Pour défendr'les biens de ces messieurs-là.*

Refrain

*Adieu la vie, adieu l'amour,
Adieu toutes les femmes.
C'est bien fini, c'est pour toujours,
De cette guerre infâme.
C'est à Craonne, sur le plateau,
Qu'on doit laisser sa peau
Car nous sommes tous condamnés,
C'est nous les sacrifiés !*

Dossier pédagogique

*Ceux qu'ont l'pognon, ceux-là r'viendront,
Car c'est pour eux qu'on crève.
Mais c'est fini, car les troufions
Vont tous se mettre en grève.
Ce s'ra votre tour, messieurs les gros,
De monter sur l'plateau,
Car si vous voulez faire la guerre,
Payez-la de votre peau!*

Extrait de Jean-Pierre Guéno, *op. cit.*, p.157-159.

-les alliés



Les Alliés désignent les Forces de la Triple-Entente : France, Russie et Empire Britannique, auxquels viendront s'associer ensuite les Etats-Unis d'Amérique et d'autres Pays du Monde.

Site : http://www.maisons-champagne.com/orga_prof/pop-up/allies.htm

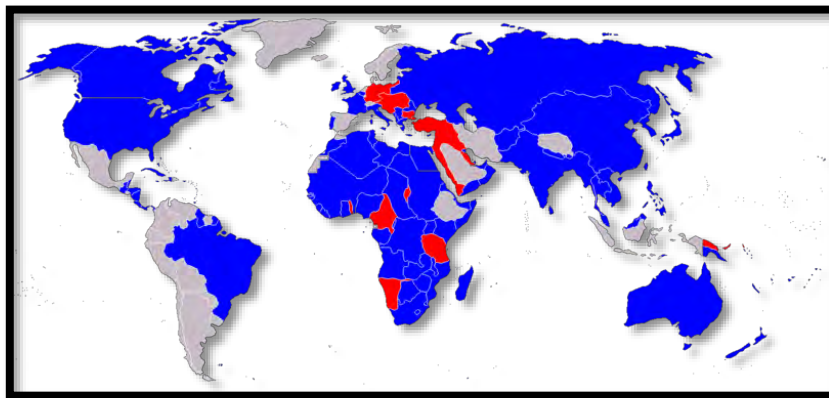
Les deux camps

En août 1914, les systèmes d'alliance mis en place depuis 1890 opposent deux camps : les Empires centraux et la Triple Alliance. À remarquer que l'Italie, alliée de l'Allemagne et de l'Autriche-Hongrie ne rentrera en guerre qu'en 1915 en changeant de camp. L'Empire ottoman et la Bulgarie rejoindront les Empires centraux. 1917 sera une année capitale avec le retrait de la Russie après la révolution d'Octobre (traité de Brest-Litovsk) et l'entrée en guerre des USA en avril.

En Europe



Dans le monde



D'après le site :

http://fr.wikipedia.org/wiki/Alli%C3%A9s_de_la_Premi%C3%A8re_Guerre_mondiale

-L'arrivée des Américains

Le général John Pershing, chef du corps expéditionnaire américain, raconte dans son livre *Mes Souvenirs de la guerre* (Plon, 1931) l'accueil débordant d'enthousiasme qui lui fut réservé lors de son arrivée sur le sol français, le 13 juin 1917.

« Après une traversée exceptionnellement calme, le petit paquebot atteint Boulogne Vers 10 heures du matin : là, alignée au « présentez armes », sous l'appontement couvert, se tenait une garde d'honneur de territoriaux français en uniforme de guerre, tandis que la musique jouait les hymnes américain et français. Ensuite, les représentants civils et militaires vinrent à bord, et nous saluèrent chaleureusement. Quand nous débarquâmes avec nos nouveaux hôtes, on nous adressa des souhaits de bienvenue qui exprimaient deux sentiments: la reconnaissance, l'espoir. Ce fut un moment significatif et solennel, et je suis certain que, dans le fond de son cœur, chacun de nous eût désiré que notre armée pût être prête plus vite à remplir la mission qui l'attendait, et qui nous paraissait si formidable. Les troupes françaises - les hommes, les femmes et les enfants massés à l'arrière-plan - formaient un tableau aux couleurs vives ; et, quand nous défilâmes devant la garde d'honneur, nous remarquâmes les chevrons et les décorations portés par les soldats : ils avaient donc tous servi au front.

-les armes

La première guerre mondiale a vu une double évolution en matière d'armement : d'une part une adaptation, un perfectionnement des armements de l'infanterie et de l'artillerie et d'autre part par l'apparition et l'utilisation d'armes nouvelles : les gaz, les sous-marins, les avions et les tanks.

Du côté de l'infanterie, l'uniforme français évolue : au lendemain de la victoire de la Marne, l'état-major adopte une nouvelle teinte pour l'uniforme, le fameux " bleu horizon ". Le second semestre 1915 voit également l'arrivée d'un élément très important dans la silhouette du soldat, le casque d'acier "Adrian". Cet ajout à l'équipement a été rendu indispensable par l'augmentation dramatique des blessures à la tête. En 1916 et 1917, on voit apparaître nouveau masque à gaz ARS et de sa boîte métallique, le fusil Berthier qui remplace en partie le célèbre Lebel, et enfin la capote, dite " capote croisée ", redevenue à double boutonnage

pour mieux protéger la poitrine (de nombreux cas de tuberculoses étaient constatés) et avec ses collets en forme de losanges irréguliers.

Site : <http://www.lesfrancaisaverdun-1916.fr/uniforme1024.htm>



Compléments

-bibliographie

Bibliographie de romans et témoignages qui peuvent entrer dans un corpus de textes sur la Grande Guerre.¹⁰

Auteurs français

Apollinaire, Guillaume, *Lettres à Madeleine*, Paris, Gallimard, 2005.

Œuvres poétiques, Paris, Gallimard, « La Pléiade », 1965.

Barbusse, Henri, *Lettres à sa femme 1914-1917*, Paris, Buchet Chastel, 2006.

Le feu, Paris, Gallimard, « Folio plus », 2006.

Clarté, Paris, Flammarion, 1978.

Barthas, Louis, *Les carnets de Louis Barthas*, Tonnelier, 1914-1918, Paris, La Découverte, 2003.

Bloch, Marc, *Écrits de guerre*, Paris, Armand Colin, 1997.

Céline, Louis-Ferdinand, *Voyage au bout de la nuit*, Paris, Gallimard, « Folio », 2006.

Cendrars, Blaise, *La main coupée*, Paris, Denoël, 2002.

Chevalier, Gabriel, *La peur*, Nantes, Le Passeur, 2002.

Cocteau, Jean, *Thomas l'imposteur*, Paris, Gallimard, « Folio », 1993.

Delteil, Joseph, *Les poilus*, Paris, Grasset, 1994.

Dorgelès, Roland, *Les croix de bois*, Paris, Albin Michel, 2007.

Je t'écris de la tranchée, correspondance de guerre 1914-1917, Paris, Albin Michel, 2003.

Duhamel, Georges, *Vie des martyrs et autres récits des temps de guerre*, Paris, Omnibus, 2005.

¹⁰ Il s'agit d'une sélection de romans et récits.

Genevoix, Maurice, *Ceux de 14*, Paris, Omnibus, 1999.
Giono, Jean, *Le grand troupeau*, Paris, Gallimard, Folio, 1972.
Laby, Lucien, *Les carnets de l'aspirant Laby*, Paris, Bayard, 2001.
Laporte, Henri, *Journal d'un poilu*, Paris, Mille et Une Nuits, 1998.
Léger, Fernand, *Une correspondance de guerre*, Paris, Centre Georges-Pompidou, 1997.
Lemercier, Eugène-Emmanuel, *Lettres d'un soldat*, Paris, Bernard Giovanangeli, 2005.
Tanty, Étienne, *Les violettes des tranchées. Lettres d'un poilu qui n'aimait pas la guerre*, Paris, Italiques, 2002.
Tuffrau, Paul, *1914-1918, Quatre années sur le front*, Paris, Imago, 1998.
Vercel, Roger, *Capitaine Conan*, Paris, Albin Michel, 1996.
Werth, Léon, *Clavel soldat*, Paris, Viviane Hamy, 2005.

Auteurs étrangers

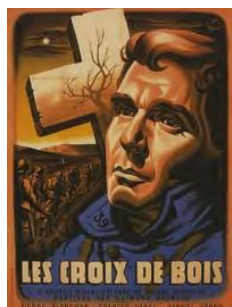
Dos Passos, John, *L'initiation d'un homme : 1917*, Paris, Gallimard, « Folio », 1996.
Jünger, Ernst, *Journaux de guerre. T.1, 1914-1918*, Paris, Gallimard, « La Pléiade », 2008.
Manning, Frédéric, *Nous étions des hommes*, Paris, Phébus, 2002.
Marc, Franz, *Lettres du front*, Paris, Fourbis, 1996.
Owen, Wilfred, *Et chaque lent crépuscule*, Bordeaux, Le Castor Astral, 2001.
Remarque, Erich Maria, *À l'ouest rien de nouveau*, Paris, Stock, 1994 ; Le Livre de Poche, 1986.
Sassoon, Siegfried, *Qu'est-ce que ça peut faire ?*, Aizy-Jouy, L'Arbre, 2004.
Wittgenstein, Ludwig, *Carnets secrets 1914-1916*, Tours, Farrago, 2001.

-Filmographie

Site intrnet pour avoir la liste

http://fr.wikipedia.org/wiki/Liste_de_films_sur_la_Premi%C3%A8re_Guerre_mondiale

Les « classiques » (choix subjectif)



Les Croix de bois » d'après Roland Dorgelès

Film de Raymond Bernard

Avec Pierre Blanchar, Gabriel Gabrio, Charles Vanel

1931 - 1h46 – Scénario par Raymond Bernard, André Lang.



La Grande illusion

Film de Jean Renoir

Avec Jean Gabin, Dita Parlo, Pierre Fresnay

1937 - 1h54 - Scénario par Charles Spaak, Jean Renoir.



Les sentiers de la gloire

Film de Stanley Kubrick

Avec Kirk Douglas, Ralph Meeker, Adolphe Menjou

1957 - 1h28 - Scénario par Stanley Kubrick, Jim Thompson, Calder Willingham.



4 de l'infanterie

Film de Georg Wilhelm Pabst

Avec Gustav Diessl, Fritz Kampers, Claus Clausen

1930 - 1h38.



J'accuse

Réalisé par Abel Gance

Avec Romuald Joubé, Séverin-Mars, Maryse Dauvray

1919.

-sites internet

www.cheminsdememoire.gouv.fr

Les sites de la Grande Guerre en France.

www.memoiredeshommes.sga.defense.gouv.fr

Retrouver un soldat mort pour la France.

www.sepulturesdeguerre.sga.defense.gouv.fr

www.cwgc.org

Retrouver une sépulture de guerre en France et dans le Commonwealth.

www.abmc.gov

Sites de mémoire américains.

Sites généralistes et musée

www.crdp-reims.fr/memoire/BAC/1_GM/menu.htm

Enseigner l'histoire de la Première Guerre mondiale

www.herodote.net